



LE SIX-SIX

A LA GUERRE

1914-1918

TOURS
IMPRIMERIE BARROT ET GALLON
15, Rue Etienne Pallu
1919

Il a été fait de cette brochure deux tirages.

L'un est vendu, au front, aux poilus du 66^e, pour le prix de 0 fr 50. Pour qu'elle soit à la portée des soldats les plus pauvres, de généreux donateurs ont pris une partie des frais à leur charge et l'imprimerie BARBOT et GALLON de Tours, a patriotiquement consenti, ainsi qu'elle avit fait pour le Sans Tabac, journal de guerre du 66^e, d'importants sacrifices.

L'autre tirage est vendu à l'intérieur au prix de 1 fr 25

F.P.

Il a été tiré de cet ouvrage vingt exemplaires numérotés sur papier Japon.

Tous droits de reproduction réservés.

*Au colonel PAILLE
Au colonel SOULE
A mes camarades du 66^e*

AVANT-PROPOS

Ces quelques pages n'ont pas l'ambition de vouloir narrer dans leur détail tous les actes individuels de bravoure qui ont été accomplis pour la plus grande gloire de notre drapeau. En effet, dans la bataille, chacun est emporté par le feu de l'action et est un témoin bien imparfait des actes de son voisin. Enfin, s'il fallait tous les décrire, ces gestes d'héroïsme, il y en aurait trop et il faudrait un gros volume.

Ceci n'est qu'un résumé que nous emporterons chez nous. Il permettra de fixer nos souvenirs quand nous serons bien vieux et qu'à nos petits enfants, pendant les longues vaillées d'hiver, nous raconterons les hauts faits de notre cher régiment.

F.P.

LE SIX-SIX A LA GUERRE

CHAPITRE I

LE DEPART

Le 5 août 1914, c'est le grand départ de Tours. Le colonel JANIN commande le régiment, le capitaine KLING, le 1^{er} bataillon, le commandant MERCIER le 2^e et le commandant DE VILLANTROYS, le 3^e.

Dans le lourd ciel d'été passent des effluves d'orage. Chacun se souvient des dernières paroles que les officiers adressent avant le départ aux soldats. Paroles où flamboie toute la rage de notre race outragée, où revit l'héroïsme ancestral des guerriers de la France partant à la mort le sourire aux lèvres.

Dans la cour du Lycée Descartes, le capitaine KLING présente le drapeau à son premier bataillon. « Mes enfants, voici votre drapeau ! C'est pour lui qu'il faudra vous faire casser la figure ! » Et tous, d'un même élan, avec un même cœur de s'écrier : « Oui ! » Serment d'un fol enthousiasme où chacun consens au sacrifice suprême pour le salut de son pays.

Puis c'est le long cortège qui accompagne les bataillons jusqu'à la gare. Cortège des épouses et des fiancées qui, les cils mouillés, regardent longuement l'être qui leur est cher, comme pour en emporter une dernière image ; vieux parents courbés par l'âge qui se hâtent pour suivre leur fils qui part pour la grande revanche et qui, une fois qu'il est disparu dans l'entrée de la gare, sombre comme une bouche de Moloch, restent là, étonnés de se sentir si affreusement seuls dans cette foule inconnue.

Mais l'insouciance de la jeunesse et la gaieté de la race couvrent tout de leur bruit.

Au bout de chaque fusil est un bouquet de fleurs de France. Les gamins crient : « A Berlin ! » et les inscriptions à la craie serpentent le long des wagons à bestiaux qui vont transporter les soldats fiers les champs de la gloire et de la mort.

Sens, Montargis, Troyes, Chaumont, Neufchâteau, Toul... Partout des femmes apportent des fleurs et des fruits et les donnent aux troupiers. Les longs convois de wagons grisâtres prennent un air de fête.

CHAPITRE II

LA LORRAINE – LE GRAND COURONNE DE NANCY

(Aout 1914)

Le 6, au soir, on débarque à Chavigny et à Maron, dans la Meurthe-et-Moselle, et on se rend à Falvigny, à 10 kilomètres au sud de Nancy. Là, dans ce coin lointain de la France, chacun sent se briser les fils mystérieux qui le relient à son foyer. Finies les larmes, finis les adieux ! On songe encore avec un serrement de cœur au petit mouchoir blanc qui s'agitait là-bas, si loin ... on est dans la main du Destin, avec une raison d'être : défendre les siens ...

Le 7, le régiment se porte en couverture derrière le 20^e CA, puis à Dombasle.

Le 11, le corps d'armée va relever le 20^e corps. Le régiment traverse Nancy. La vieille cité des ducs de Lorraine qui au cours de tant de guerres, fut la forteresse avancée de la France sur laquelle l'adversaire venait briser ses efforts, entend gronder le canon ennemi.

Elle nous accueille comme des libérateurs. La chaleur est étouffante, les nuages de poussière aveuglent nos soldats. Chaque habitant, du plus riche au plus pauvre, donne ce qu'il a. Sur le cours Léopold, le boulevard Charles V et le pont de Malzéville, chacun accourt avec des bouteilles de vin, des cigares, du pain, des gâteaux. Sur le seuil d'une maison bourgeoise, une dame et ses filles tamponnent d'eau fraîche le front ruisselant des soldats et, dans ce geste, mettent tant de douceur et de délicatesse, que la fatigue semble s'envoler sous le charme de ces mains de femmes.

Le corps d'armée a pour mission de tenir sur 1^e front de Sainte Geneviève – Serrière – Moivron.

Le 15 août, les 1^{er} et 3^e bataillons sont chargés d'enlever Nomény. Le 1^{er} est en avant-garde. Il part de la ferme des Francs. Là, pour la première fois, nous avons un exemple de la barbarie teutonne. Quelques jours avant, les uhlands étaient venus et avaient tué à coups de revolver un enfant de 8 ans.

Avant l'attaque, a lieu une dernière distribution de cartouches et, à cet instant solennel du baptême du feu, on regarde ces paquets de petites balles brillantes et on pense : « Je vais tuer des hommes ... » Un commandement bref et on s'élance. Le poste ennemi qui tenait le pont de la Seille s'enfuit à notre approche. On occupe le village après quelques coups de feu. Le maréchal-des-logis éclaireur LAVALETTE est tué en patrouillant aux abords du village.... C'est notre premier mort.

Les habitants nous appellent leurs sauveurs et sont fous de joie d'être arrachés à la griffe allemande.

Les poilus du « Six-Six » se sentent pris d'affection pour ce petit village lorrain. C'est leur œuvre si le vieux drapeau tricolore de la mairie a repris sa place des jours de fête ; et puis, dans les yeux des habitants, brille une joie si sincère !

Le lendemain, la 2^e compagnie refoule, au nord d'Eply, un parti de uhlan, en tuant deux et en blessant plusieurs.

L'ennemi bombarde Clémery. Chacun a encore dans l'oreille le bruit de ces premiers obus, du frisson que produit ce bruissement sinistre qui emplit l'espace et se termine par un fracas.

Deux jours plus tard, le corps d'armée est relevé et s'achemine vers Nancy, où il doit embarquer. Mais le 3^e bataillon est à peine parti, que voici le contre-ordre. « L'ennemi est à quelques kilomètres de Nancy et il faut l'arrêter ! »

Le 3^e bataillon revient et le régiment, par marche de nuit, reprend ses emplacements (Clémery, Manoncourt, Civry). Du haut du mont Saint-Jean, nous voyons la vallée de la Seille. Un village brûle et les colonnes de fumée noire se tordent dans le ciel comme des bras suppliants. Un cri : « C'est Nomény ! » et le cœur de chacun se serre en songeant au petit village si hospitalier que nous avons délivré et que l'envahisseur livre aux flammes.

Le colonel JANIN prend le commandement de la 35^e brigade et le commandant MERCIER celui du régiment.

Le 23, le régiment est relevé et doit aller vers Varangéville, mais, le lendemain soir, un contre ordre et l'on se met en route. Marche de nuit dont chacun se souvient. Déjà harassés par l'effort fourni, les hommes sommeillent presque en marchant, la pensée absente. Ils se sentent comme des coquilles de noix entraînées par le torrent des événements de ces quelques jours d'épreuve ont déjà recouvert leur âme d'une patine de fatalisme.

On prend position dans le secteur Château – Tremblais – Saneuvelotte – Seichamps. Puis, le 25, le régiment participe au mouvement offensif de l'armée. Le bataillon KLING occupe Champenoux ; le bataillon RABUSSEAU, la lisière est de la forêt de Champenoux.

Nous passons près d'une batterie ennemie qui, prise sous le feu d'une batterie du 33^e d'artillerie, a été anéantie. Et, pour la première fois, nous voyons un champ de bataille. C'est le bois Morel. Là, parmi les troncs d'arbre égratignés par les balles, gisent des files entières de tirailleurs boches. Cadavres hideux qui sont là depuis plusieurs jours. Non encore accoutumés à ces spectacles brutaux, on évite de regarder ces faces convulsées.

Hélas ! dans les grands champs de blé, sur les pentes, gisent aussi bien des « pantalons rouges ».

Pauvres camarades, fauchés dès le début, notre tâche sacrée est maintenant de vous venger, afin que sur votre tombe on ne remplace pas le mot de « martyr » par celui de « dupe » !

Deux jours plus tard, le commandant DE VILLANTROYS prend le commandement du régiment. C'est lui qui mènera notre « Six-Six » aux grands jours de la Marne et aux durs combats de Belgique.

Tous se souviennent de sa figure amaigrie par la fatigue d'un labeur incessant et où les yeux, sous la broussaille des sourcils, jettent une flamme si énergique.

Le 2 septembre, les gros canons des forts de Metz bombardent les abords d'Erbévillers. Dans la nuit, éclatent des feux de salve lointains suivi d'une étrange clameur, sorte de plainte qui fait frissonner et qui se prolonge.

C'est un bataillon ennemi qui, égaré, est venu se heurter à nos troupes, et qui, en colonne par quatre, sur la route, est fauché par les feux du 114^e et du 125^e.

CHAPITRE III

LA BATAILLE DE LA MARNE

Le 5 septembre, marche de nuit et embarquement en chemin de fer.

Notre train, arrivant en Champagne, nous voyons d'étranges convois sur toutes les routes. C'est le navrant exode des populations fuyant devant l'envahisseur. Cette foule bigarrée et pitoyable se traîne sous un soleil de plomb; des femmes poussent des voitures d'enfants dans lesquelles elles ont entassé quelques hardes, et, les pieds sanglants, se hâtent, avec des marmots, qui s'accrochent à leur robe.

Pour ces populations sédentaires, la perte de leur foyer est la pire des catastrophes. Sur le passage du train, tous lèvent des visages suppliants et crient : « Arrêtez-les ! Ils viennent ! » Nous n'en pouvons croire nos yeux, nous qui ignorons tout des événements, qui supposons les frontières de la France inviolées.

L'ennemi est au cœur de notre Patrie ! Près d'Arcis sur Aube, où nous débarquons, un cuirassier, couvert de poussière, s'écrie : « Il y a six jours, nous étions à Charleroi, nous voilà ici ! » ; et chacun sent que l'horizon est noir et que l'heure du grand effort a sonné...

Le 6, nous débarquons, et le lendemain nous marchons sur Oeuvy, puis sur Connantray.

On se sent gagné par la mélancolie de ces pauvres plaines de Champagne, où des landes incultes sont hérissées de petits bois de sapins.

Ce paysage de misère, et d'arbres funéraires convient à ces Champs Catalauniques dans lesquels l'effort des races latines a dû, à différentes reprises, au cours des âges, s'opposer aux hordes d'envahisseurs.

La nuit, on stationne dans ces bois, aux abords de la voie ferrée. Des éléments du 11^e corps nous gardent en avant.

Les hommes, écrasés de fatigue, sommeillent.

A trois heures et demie du matin, les régiments d'avant-postes sont culbutés par une nuée d'assaillants et l'ennemi tombe à l'improviste sur le 66^e.

Souvenir tragique que cette aube du 8 septembre ! Les vagues d'assaut ennemies, s'infiltrant dans les bois, sont à 40 mètres, poussant des « hurrah ! » et soufflant dans leurs petits clairons au son sinistre. La lutte est sauvage. Dans les taillis, on s'éventre à la baïonnette, on se fusille à bout portant. L'Allemand vient de partout; le bois s'emplit d'une immense clameur. Combien de soldats tombent là, sans nul témoin de leur fin héroïque !

Des groupes se forment, luttant jusqu'à la mort, sans céder un pouce de terrain. Vaillants îlots qui cherchent à endiguer la marée débordante des uniformes gris. Au régiment, les vieux poilus parlent souvent du sergent-major GUERRE et de l'adjudant FERDOR qui, ayant rallié des isolés, font former le carré, fauchant les vagues ennemies, puis s'ouvrent un passage à la baïonnette; ils parlent aussi du lieutenant SCHOEL qui, avec ses mitrailleurs, tient plusieurs heures, amoncelant devant lui l'hécatombe.

Mais le régiment, mitraillé sur les trois faces, est sur le point d'être entouré ; déjà, des groupes ennemis se sont glissés derrière lui. Il les culbute et se replie sur Oeuvy, en soutien des batteries d'artillerie qui couvrent la retraite. Il lui faut, pour cela, gravir « le glacis de la mort » après avoir traversé un ruisseau sous la fusillade, et beaucoup tombent là pour ne plus se relever.

Enfin, nous atteignons Gourgançon, que nous mettons en état de défense.

Et l'on se regarde comme si l'on était échappé de l'enfer...

L'ennemi, épuisé par l'âpre bataille, s'est arrêté. Mais on pense, avec une grande tristesse, à tous les braves cœurs qui ont cessé de battre :

Le capitaine KLING, commandant le 1^{er} bataillon, frappé d'une balle en pleine tête, les capitaines ROBIN et DE MEYNARD, le lieutenant DELALET, les sous-lieutenants SIOT, SEHER, DUFET et CHARTRAIN, les aide-majors DREUX et VETEAU.

Et les blessés reviennent en groupes douloureux : le commandant MERCIER, les capitaines FAVARD et

GROSCLAUDE, les lieutenants ANDREANI, DE CAHUZAC, PIGEON et BROJAT, les sous-lieutenants NOURY, DU PLESSIS, CHAMPION, BOINVILLIERS et DORET.

Le soir, 1287 hommes manquent à l'appel.

Le capitaine PAILLE, promu chef de bataillon, commande le 1^{er}, le capitaine PBOISSIER, le 2^e, et le commandant RABUSSEAU, le 3^e ba taillon.

Le 9, l'artillerie lourde ennemie nous harcèle. Nous nous replions sur Salon et nous fortifions à 1 kilomètre au sud de Gourgancon. A 16 heures, alerte ; les files de tirailleurs ennemis descendent vers le village, mais notre 75 veille et, en tir direct, en fait un carnage terrible.

Le 10, malgré la fatigue, on reprend l'offensive et, non sans appréhension, on entre dans les bois de sapins, à l'aspect hostile. Mais l'ennemi, serré dans l'énorme tenaille des contre-offensives, a disparu. Nous trouvons de nos blessés du 8 qui agonisent le long des talus, et leur rôle nous est un souvenir affreux.

Mais c'est la marche en avant, et les soldats oublient la fatigue en songeant que chacun de leurs pas est un pas en terre de France reconquise et les « pantalons rouges » sont comme une floraison de coquelicots sur les plaines lointaines.

Le régiment est tête de la 35^e brigade.

Il atteint Haussimont, Vassimont, Bellevue, les Ancluzes et Saidron. L'ennemi s'enfuit toujours ; on prend à peine quelques heures de sommeil le long des routes, nous atteignons Chéniers et les faubourgs de Châlons-sur-Marne.

Il fait nuit et les villages qui brûlent au loin jettent des reflets rouges sur le ciel.

Le 12 septembre, nous traversons Châlons. Les gens sont abasourdis de notre arrivée. Ce flux et ce reflux d'Allemands dans leur tranquille cité champenoise les laisse effarés. Il semblent ne pas vouloir s'abandonner à la joie d'être délivrés, de peur de voir revenir les bords de feldgrau.

Puis c'est Dampierre sur Temple, Cuprély, Saint Hilaire au Temple.

Le 13, nous dévalons les pentes du camp de Châlons, où le capitaine MILLOT est mortellement frappé d'un éclat d'obus, puis nous arrivons aux « Ouvrages blancs ». Le lendemain, à Baconnes. Nous appuyons l'attaque sur Moronvilliers, dont les crêtes s'estompent dans la brume, et parvenons à un kilomètre est de la ferme de Moscou. Au débouché des bois, l'adversaire, très fortement retranché, nous accueille par une fusillade intense.

Le 15 septembre, nous attaquons encore, sous le feu de l'artillerie qui écrase les bois d'obus de 210.

Notre drapeau est lacéré par les éclats et le vent de Champagne emporte des fils de soie blanche et rouge.

Le lieutenant DUBROCA est tué.

Nous commençons à nous enterrer ; timide début de cette terrible guerre de taupes, qui devait durer des années, et cadrer si peu avec les aspirations de notre tempérament.

Le 17, on progresse jusqu'aux lisières nord du bois carré. Dans la nuit, il faut prendre position pour arrêter l'ennemi qui débouche d'Aubérive, puis on réalise une avance jusqu'à un kilomètre de ce village.

Quelques jours, nous restons là, améliorant nos positions ; des bataillons vont tour à tour en réserve à Mourmelon ou dans la région de Thuisy.

Le 26, le 1^{er} bataillon resté au sud d'Aubérive, repousse une très violente attaque ennemie.

Puis c'est la relève et on va cantonner dans la région de Mesneux, petit village misérable construit en craie et en terre battue.

Le 2 octobre, le régiment revient en position dans son ancien secteur : Auberge de l'Espérance, ferme de Moscou, pour le quitter le 8 et aller dans celui de la ferme des Marquises, où il relève la division marocaine. Là, nous trouvons des tranchées vraiment dignes de ce nom. On commence à s'organiser pour cette guerre que l'ennemi nous impose ; on fait faire la cuisine des sections à l'arrière, le soir les cuistots montent le rata en ligne, et les barbelés commencent à épaissir leurs buissons devant nos lignes.

Enfin, les 21 et 22, embarquement précipité en gare de Mournelon.

CHAPITRE IV

BATAILLE DE L'YSER

(Octobre 14 – Avril 1915)

A toute vitesse, nous roulons vers la Belgique, où une rude tâche nous attend. L'offensive allemande sur Calais est commencée ; l'ennemi y jette des forces considérables en hommes et en artillerie, alors que les moyens franco-britanniques sont bien inférieurs. Au nombre, on supplée par la valeur. On fait appel au 9^e corps, appel si pressant que le 66^e, débarqué le 23 octobre à Cassel et Hazebrouck, est transporté en auto à Poperinghe et engagé dès le 24.

Nous nous souvenons du bon accueil des Belges, des jolies églises ogivales qui dressent vers le ciel leur flèche en dentelle de pierre, des paysages que le grand vent du large fouette d'une pluie incessante. Triste

plaine de Belgique, où des lacs de boue arrêtent partout la marche. Nous cheminons sur le côté pavé des routes, éclaboussés par les camions anglais qui roulent à toute allure. Nous traversons les petits villages de briques rouges qui piquent sur la grisaille de l'horizon de vives touches d'aquarelle. C'est Elderdinghe, Boesinghe, Saint-Jean.

Nous sommes sous les ordres de la 7^e division de cavalerie.

Nous devons enlever le village de Poëlcappelle.

On franchit le ruisseau de Haanebeke, et sous un feu roulant de l'artillerie ennemie, on progresse d'un kilomètre. Puis c'est l'attaque incessante ; on rampe dans les champs de betteraves, dans les houblonnières ; les mitrailleuses ennemies crépitent sans relâche.

Dans la nuit du 26, notre élan est brisé par des réseaux de fil de fer. Contre nous, l'ennemi fait usage d'engins inconnus : les fusées éclairantes illuminent la nuit pluvieuse, projetant des ombres fantômes et, quand elles s'éteignent, l'obscurité semble plus épaisse et plus redoutable : les grenades à fusil pleuvent accompagnant les « seaux à charbon », les « bouteilles », grosses bombes qui tournoient dans l'air comme de sinistres oiseaux.

Le capitaine MARTIN et le sous-lieutenant GOUIN tombent mortellement frappés à quelques mètres des lignes ennemies. Les lieutenants CHARBONNIER, FERDOR, LUCAS BROJAT REY et LOHE sont blessés.

La 5^e compagnie s'empare d'une partie de la tranchée ennemie.

Combien avons-nous attaqué de fois dans ces champs boueux, dans la nuée des balles qui nous enveloppait de sa musique criarde.

Le 28, l'ennemi déclenche sur nos tranchées un feu d'artillerie infernal ; la 5^e compagnie, très éprouvée, doit évacuer momentanément ses positions ; l'assaillant veut tenter un mouvement de poursuite qui est enrayé par la défense héroïque du capitaine LEYDET, à la tête de sa 8^e compagnie et de l'adjudant ESTEVANNE.

Jours de lutte acharnée ; l'ennemi lance attaques sur attaques, mais en vain : les tranchées sont aussitôt reprises.

Le commandant PAILLE est blessé et le commandant LIEUTAUD prend le commandement du 1^{er} bataillon.

Le bombardement de nos lignes continue, implacable, et les Allemands tentent à chaque instant d'aborder nos tranchées, mais des groupes héroïques s'opposent chaque fois à leur avance. C'est le lieutenant COMPEYRON qui, blessé, à la tête de sa section, les refoule en désordre. Et tant d'autres qui, à demi-ensevelis, se jettent contre l'assaillant dans une ruée suprême.

Le 7 novembre, l'ennemi bondit dans nos tranchées, et dans celles du 125^e ; on se bat à coups de crosse et de pelle et on l'expulse, lui faisant des prisonniers. Les lieutenants ESTEVANNE et BLONDEL sont tués.

Le 10, une compagnie d'infanterie allemande s'infiltré, par le brouillard, entre le 66^e et le 125^e et s'installe dans notre deuxième ligne. Ils tiennent là deux jours, se battant avec une sauvage bravoure ; le 2^e bataillon les oblige enfin à capituler.

Au cours de ces corps à corps, le capitaine MOIRON est tué.

Chacun a la mémoire de cette terrible période de vingt-deux jours passés presque sans sommeil et sans nourriture, dans le combat incessant, et Langemark aux maisons effondrées, le belvédère, l'éolienne, le gazomètre, le monastère, sont autant de silhouettes qui se détachent en sombre sur nos souvenirs.

Le 15 novembre, par la tempête, on se porte en réserve au petit village de Vlamertinghe et nous traversons Ypres.

La cité des dentellières est encore intacte et, sortant des champs de carnage, nous admirons la « Perle des Flandres » et sa « Halle aux Drapiers », aux vitraux somptueux, le beffroi de son hôtel de ville avec ses statues finement ciselées.

Beaucoup de civils y sont encore. Ils restent dans leur chère cité et ont confiance, maintenant que les Français sont là.

Nous sommes fiers d'avoir combattu pour défendre ce coin de terre où des siècles de civilisation et d'élégance ont laissé tant de traces.

Pour nos combats devant Poëlcappelle, le général commandant le 9^e corps d'armée cite à l'ORDRE DU CORPS D'ARMÉE :

Les 125^e et 66^e régiment d'infanterie pour leur belle conduite au feu dans la région de Poëlcappelle où, après avoir gagné plusieurs kilomètres de terrain sur l'ennemi, ils ont ensuite résisté d'infanterie pour leur belle conduite au feu dans la région de Poëlcappelle où, après avoir gagné plusieurs kilomètres de terrain sur l'ennemi, ils ont ensuite résisté avec succès à de violentes contre-attaques Les 125^e et 66^e régiment et toujours maintenu les positions conquises en infligeant à l'ennemi des pertes considérables et en lui faisant des prisonniers

Signé : Général DUBOIS

De plus nous recevons une LETTRE DE FELICITATIONS

14 Novembre 1914. - Au moment où les 125^e et 66^e régiments d'infanterie vont quitter leurs tranchées de Poëlcappelle pour prendre un repos bien gagné, le Général commandant la 7^e Division de cavalerie, qui a eu le grand honneur de les avoir sous ses ordres, tient à exprimer à leurs chefs : Le colonel DESCHAMPS ; le commandant DE VILLANTROYS, son admiration et celle de toute sa division pour la vaillance et l'abnégation héroïque dont ces deux régiments ont fait preuve.

Constamment victorieux d'un ennemi constamment renouvelé, ils ont repoussé toutes les attaques et infligé à l'ennemi d'énormes pertes, malgré la fatigue épuisante de trois semaines de séjour dans la tranchée, marquées de combats incessants de jour et de nuit. Les 125^e et 66^e laissent à la 7^e Division de cavalerie un magnifique exemple qui ne sera jamais oublié

*Au P.C, sur la route d'Ypres à Langemarck.
Signé : HELY d'OISEL*

Et un colonel de cavalerie, témoin de nos combats opiniâtre, écrit à son fils, officier lui aussi :
« Si tu rencontres un soldat du 66^e, salue-le bien bas, car les soldats de ce régiment sont des braves ».

L'élan de l'ennemi est brisé, mais il ne peut être question de repos. La France supporte presque seule le choc ; elle a besoin de tous ses défenseurs. Deux jours à Vlamertinghe et nous voilà partis.

Nous reprenons les lignes au sud de Paschendaële, puis entre Zonnebecke et Zillebecke.

L'ennemi nous bombarde et tire toute la nuit ; les lieutenants BOISBRUN et COUCHE sont tués.

Nous resterons tout l'hiver dans ce secteur : Château d'Hérentaage, Nonne-Boschen-Veldhock, Château sans nom, Butte aux Anglais, Bois du Polygone.

Nous n'y livrons pas de grands combats et c'est peut être cependant là que nous endurons les plus grandes souffrances physiques.

Ceux qui n'ont pas vécu la vie du soldat d'alors ne peuvent se figurer ce qu'est cette veille dans le marécage. La tranchée est un fossé boueux où l'on patauge jusqu'à mi-jambe ; à chaque instant il faut rejeter l'eau qui s'y accumule. « La boue », quelle implacable ennemie ! elle se colle en couches épaisses sur les habits et le visage, on en mange avec les aliments ; quand on sommeille quelques heures, assis dans un coin, elle enlève peu à peu.

C'est alors, je criss, que l'on s'est mis couramment à appeler les soldats « Poilus », terme que l'histoire conservera pieusement, car il symbolise un martyr surhumain. Ce sont plus que des hommes, ceux qui montent la garde des nuits entières dans cette tombe gluante et glacée ! Ce sont plus que des guerriers, ces masses informes, cuirassées de vase, au visage amaigri et à la barbe drue !

Parmi les loques de l'uniforme déteint et la terre collée, seuls les yeux semblent vivre d'une flamme résolue. Ces êtres sont plus grands que des soldats... Ce sont les « Poilus »...

Quelles nuits atroces, sous la pluie ! Ils veillent un sur deux, quelquefois tous ; le sommeil les engourdit malgré eux ; le sergent passe, faisant jaillir l'eau et leur donne une bourrade fraternelle « Ben quoi ! mon pauvre vieux ! faut veiller ! » et chacun, d'un effort fatigué, recommence à scruter la nuit d'encre. Brusquement, la fusillade se déclenche, les feux de salve font comme une étoffe qui se déchire. Chacun bondit à son fusil qui est dans le créneau. La fusillade semble accourir, elle illumine de flammes brèves l'immense serpent qu'est la tranchée, et quand elle arrive à la section, plus comme mu par une inquiétude contagieuse, on trouve la nuit plus inquiétante, les feuilles des grands fusains semblent s'agiter en frôlements menaçants et on fait feu à son tour. L'ennemi riposte et, pendant quelques instants, les détonations sèches alternent avec le bruit des balles frappant le tronc des mélèzes centenaires.

Combien sont ainsi tués par des coups de feu tirés au hasard !

L'ennemi braque des fusils sur nos créneaux et tire sitôt qu'un de nous y apparaît.

Le sous-lieutenant CHAVRIER est tué, les capitaines BOISSIER et VUILLEMAT et le sous-lieutenant VERNON sont blessés.

Après une ou deux semaines passées dans le cloaque, nous allons « au repos » à Ypres. Suivant la route de Menin, enflant le dos sous les volées de schrapnells et les rafales de pluie, nous passons devant le château d'Hooge, où est le poste du colonel et où l'on fait la cuisine pour les compagnies, et dès que nous dépassons ces portes peintes en blanc et en noir, le sac semble plus léger. Trois jours à Ypres, voir des civils, dormir sur la paille ! Pour nous, c'est l'avenir, c'est le bonheur.

Quel singulier aspect a le régiment. On ne touche pas d'effets. Nos pantalons et nos capotes tombent en lambeaux et chacun a un pantalon de civil ou un gilet, trouvés dans quelque maison abandonnée.

C'est alors que nous recevons le renfort de la classe 14. Dans une grande prairie, près de Vlamertinghe, le régiment est rassemblé en carré. « Les bleus » sont là, bien alignés, les habits propres, l'enthousiasme de la jeunesse brille dans leurs yeux.

Les poilus, songeant à la grande faucheuse qui, tant de fois, les a frolés, regardent les nouveaux venus avec un peu de compassion. Ils semblent penser : « Si jeunes ! Comme c'est dommage ! »

« Garde à vous ! » Le commandant DE VILLANTROYS et le drapeau pénètrent dans le carré. Comme elle s'harmonise bien, cette soie tricolore fanée et déchirée, avec les uniformes en loques des grognards ! Elle semble avoir partagé leurs souffrances.

« Au drapeau ! » mais des rangs il ne sort qu'un seul clairon.

Tous les autres, les « binious » qui sonnaient la charge, ils sont tombés pour toujours dans les mornes plaines champenoises ou dans les boues de Langemarck. Et, seul, le vieux clairon, sonne pour l'étendard blessé.

Le commandant DE VILLANTROYS se tourne vers les jeunes :

« Mes enfants, voici votre drapeau ! Pour vous, il doit représenter votre foyer, votre ère, votre fiancée. Vous lutterez comme vos anciens pour sa plus grande gloire ! Soyez dignes de votre régiment, que je suis le plus fier des hommes de commander ! »

Le drapeau, fouetté par le vent, semble comprendre et vibrer. Le commandant sort du carré, tête nue, et tous présentent les armes. Les « bleus » y ont mis toute leur âme, en ce geste machinal. Ils sont là, crispés, les cils mouillés, le cœur battant, et on sent qu'en eux-mêmes ils prêtent le plus beau des serments.

Quelques jours après, l'ennemi incendie Ypres avec des obus spéciaux. Le beffroi brûle dans la nuit comme une torche géante et éclaire au loin la campagne.

Nous songeons aux fines sculptures, aux merveilles que l'art des ancêtres avait mis des siècles à créer, à tout ce qui s'écroule dans le brasier et s'émiette dans le vent.

Le 22 décembre, après un violent bombardement, plusieurs compagnies allemandes s'élancent sur la 9^e et la 7^e compagnies, qui doivent céder un élément de tranchée complètement bouleversé.

Le lieutenant DE CAHUZAC, s'élançant à la contre-attaque à la tête de la 6^e compagnie, tombe mortellement atteint, ainsi que le sous-lieutenant LECLERC ; le lieutenant MOINE est blessé.

On réoccupe la tranchée, momentanément abandonnée.

Pour cette affaire, le régiment est cité à l'ORDRE DE LA BRIGADE dans les termes suivants :

24 décembre 1914. – Le colonel commandant la 35^e brigade d'infanterie adresse ses félicitations les plus vives et les plus chaleureuses au lieutenant-colonel, aux officiers, sous-officiers et soldats du 66^e régiment d'infanterie pour leur belle conduite pendant le combat du 22 décembre. Grâce à leur énergie, leur ténacité et leur bravoure, ils ont pu arrêter une forte colonne ennemie dont la première ligne était composée d'un bataillon, et lui infliger les pertes les plus sérieuses.

Les actes de cette nature font le plus grand honneur au corps qui les a accomplis. Quand un régiment tient sous un feu terrible d'artillerie, et ne bronche pas sous une fusillade nourrie de l'ennemi, on est en droit de dire qu'on peut le compter parmi les meilleurs régiments

Le 66^e est de ceux-là.

Le colonel commandant la 35^e brigade adresse un souvenir ému à ceux tombés dans la journée du 22 décembre.

Vlamertinghe, 24 décembre 1914

Signé : CHAULET

1915

Au début de 1915, le lieutenant-colonel DE VILLANTROYS, qui s'était dépensé corps et âme pour le bien de son cher régiment, épuisé par la fatigue, est remplacé par le commandant RABUSSEAU.

Le 20 février, l'adversaire s'empare, par surprise, de plusieurs éléments de tranchées sur le front du 32^e. Les 11^e et 12^e compagnies et la 1^{ère} du 66^e s'élancent à la contre-attaque.

L'ennemi, de sa ligne de soutien, cloue au sol nos vagues d'assaut qui, terrées, attendent pendant près de 24 heures l'instant favorable pour s'élanquer.

Enfin, elles peuvent progresser et, après une lutte à coups de pétards, elle reprennent la tranchée perdue. C'est ce que les journaux appelèrent « La brillante affaire d'Hérentage ».

Le sous-lieutenant BOINVILLIERS tombe là glorieusement. Le capitaine FARDEAU, les sous-lieutenants PAIN et MAUDUIT sont blessés.

Le 9 mars, le colonel QUINTARD prend le commandement du régiment. Les « poilus » voyant son air bourru et son béret bleu, déteint par les pluies, se disent : « Il n'a pas l'air commode, le nouveau colon ! »

Les dures épreuves qu'ils subirent à ses côtés leur firent connaître leur nouveau chef et il leur apparut comme un camarade qui savait les comprendre, les reconforter et les apprécier.

Fin mars, nous sommes relevés par les Anglais.

Sans regret, nous quittons cette Belgique, où tant des nôtres sont tombés et, avec un soupir de soulagement, nous revenons en terre de France.

L'air nous y semble plus doux, les beaux jours plus proches. Wourmhoust, Volkerinkove, Tilques, où le général FOCH nous voit défiler, Le Souich, où nous arrivons le soir, dans une bourrasque de neige, autant de

fugitifs souvenirs, villages du Nord ou du Pas de Calais, où nous dormons une nuit pour reprendre, dès l'aube, notre marche d'errants.

Nous cheminons vers l'Artois, où nous préparons une attaque.

CHAPITRE V

PILKEM

(Fin Avril 1915)

Brusquement, le 25 avril, nous embarquons en camions-autos. Les plaines de l'Yser, que nous venons de quitter, résonnent encore du son des gros canons.

L'ennemi, en dépit des conventions internationales, attaque, émettant des nappes de gaz asphyxiants.

Sous le choc, les troupes françaises et anglaises ont reculé, sans moyen de défense contre cet engin nouveau.

Où est elle, la guerre franche et loyale où l'on se battait les yeux dans les yeux, à armes égales ?

Nous revenons dans cette fatale Belgique, où, dans le lointain brumeux, les explosions se répercutent.

Le 25 avril, près de Brielen, sitôt débarqués, nous passons le canal de l'Yser au pont des péniches.

Partout, c'est la fuite éperdue des paysans belges. Les troupeaux abandonnés errent dans les champs, les fermes brûlent partout comme les feux d'un gigantesque bivouac. Ypres, martelé par les gros obus, est couvert d'un nuage rouge de poussière de briques.

Nous dépassons les tranchées occupées par les zouaves et les tirailleurs. Notre élan est tel que certains, électrisés, se mêlent à nos rangs et se ruent sur l'Allemand.

Notre progression est pénible, l'artillerie ennemie est formidable et tire sans relâche.

Les 1^{ère} et 4^e compagnies, malgré leurs lourdes pertes, s'emparent de la première ligne adverse.

Pendant quatre jours, c'est l'assaut continu dans l'âcre atmosphère de la poudre et des gaz. Quatre journées infernales, presque comparables à celles qu'un an plus tard nous avons vécues devant Verdun.

Le 30, la 10^e compagnie s'empare de la ligne ennemie, enlevant 44 prisonniers et 2 mitrailleuses.

Nos pertes sont sévères. Le capitaine DADVISARD a eu une fin héroïque, chargeant la pipe à la bouche, en tête de ses hommes, et les galvanisant par son exemple. Avec lui sont tombés les lieutenants FOMBEUR, GLATRON, PUJOL.

Le lieutenant-colonel QUINTARD, les lieutenants PAREAU, MOINE, MASSON, AILLEAUME, HAMELIN, TAPHANEL sont blessés.

Le coup d'arrêt est porté à l'ennemi par nos contre-attaques qui, au dire d'un officier prussien fait prisonnier, « l'ont rempli d'admiration et de terreur ».

Le régiment mérite la LETTRE DE FELICITATIONS suivante :

Le Général commandant le détachement d'armée de Belgique, adresse ses félicitations aux troupes de toutes armes qui, du 22 avril au 4 mai, ont rivalisé d'énergie et d'entrain pour briser l'offensive de l'ennemi au nord d'Ypres et qui ont réussi, malgré sa résistance acharnée, à lui enlever plusieurs points d'appui solidement organisés et à faire de nombreux prisonniers.

Il félicite plus spécialement les 66^e et 32^e régiments d'infanterie, dont les attaques vigoureuses et remarquablement dirigées par le général DE CUGNAC ont assuré les succès les plus importants.

Au Q.G., le 19 mai 1915

Signé : PUTZ

Nous embarquons le 6 mai en autobus et arrivons en Artois.

CHAPITRE VI

ARTOIS (Cote 140)

(Mai – juin 1915)

A peine deux jours de repos à Fréwillers et à Béthonsart.

Le printemps s'éveille. Dans ce cataclysme, on s'étonne de revoir les saisons telles que jadis. Les fleurs, égaient quand même les buissons, les alouettes chautent toujours dans la clarté du ciel. Marche immuable de la nature que n'atteint pas la fureur des races.

Le 9 mai, l'offensive a lieu, cette offensive qui rend célèbres de petits villages ignorés : Carency, Souchez, Aix-Noulette, Ablain Saint Nazaire, Neuvi11e Saint Vaast.

Le régiment doit exploiter le succès obtenu par les troupes de premier choc. Il va près de Mont Saint Eloi, dont l'horloge de la vieille tour gothique laisse tomber tristement les heures.

Le lendemain, on se porte à la hauteur des lignes allemandes conquises et nous restons étonnés devant les retranchements formidables de l'ennemi, devant les abris profonds, les tranchées en sacs à terre avec les coupoles de nids de mitrailleuses et les ronciers de barbelés. On songe au courage dont il a fallu faire preuve pour enlever à l'Allemand ces ouvrages et à l'effort qu'il faudra fournir pour vaincre un adversaire dont l'esprit est tendu vers un seul but :

« Vaincre, tous les moyens étant bons ».

Le 11, on s'élançait avec enthousiasme. Nous sommes toujours portés à l'exagération ; le front ennemi a cédé là, au pied de ces collines d'Artois et, grisés par ce premier succès, nous pourrions tous aller coucher à Lens !

A peine sorti des tranchées, un infernal barrage d'artillerie se déclenche sur nous. Les schrapnells alignent dans le ciel leurs flocons jaunâtres vers lesquels monte la forêt des fumées noires des grosses marmites. Malgré tout, les vagues s'avancent. Mais les mitrailleuses se réveillent et l'on doit se terrer, la rage au cœur.

Le drapeau, que l'on apportait dans la tranchée au moment de l'attaque, afin qu'il accompagnât le régiment au cours de la progression espérée, est atteint une deuxième fois par un obus qui éclate à quelques mètres. Le lieutenant SAMSON, qui le porte, est blessé. La hampe est brisée et les éclats ravivent les déchirures des combats de Champagne.

Le capitaine GOUSSU, que ses soldats aiment comme un père, tombe, frappé à mort au cours de cette dure journée ; le sous-lieutenant BONNEVUE, lui aussi, meurt en brave.

Nos pertes sont de 12 officiers et de 420 hommes.

Pauvre « Soixante-Six » qui, tant de fois, a la tâche ingrate d'attaquer en fin d'offensive, alors que nous ignorons les nouvelles positions de l'ennemi, et que ce dernier a concentré sur le champ de bataille restreint, ses meilleures troupes, des essais de mitrailleuses et une artillerie formidable !

Le lieutenant-colonel GIZARD prend le commandement du régiment.

Si nous ne pouvons progresser le 11, du moins nous conservons les positions conquises, malgré le bombardement incessant que l'adversaire concentre sur elles.

A peine huit jours de repos à Buneville et environs, après embarquement en autos à Acq et nous revenons dans le même secteur.

Pendant plusieurs jours, nous travaillons avec acharnement sous les rafales d'obus, pour préparer une nouvelle attaque.

Qui ne se souvient des corvées épuisantes de la Route des Pylônes, du point A et du boyau de Berthonval !

Dans cette glaise d'Artois, la moindre pluie convertit les tranchées en rivières, et c'est avec de l'eau jusqu'aux genoux que l'on transporte madriers, bombes et sacs de cartouches.

Le 16 juin à midi, le 32^e, qui est en première vague, s'élançait pour s'emparer de la cote 140, qui barre l'horizon de sa masse chauve, sur laquelle tranchées et boyaux courent en fins traits blancs. Il parvient presque à la crête, sous un feu inouï d'artillerie et de mitrailleuses. Le 66^e le suit de près, en deuxième vague. Mais la cote 140 est flanquée formidablement par le bois de la Folie, que l'ennemi a converti en forteresse. De Souchez, il prend d'enfilade le ravin qu'il faut traverser pour aborder la cote et il tire dans le dos de ceux qui ont pris pied sur celle-ci.

Le 32^e, le 66^e et la Division marocaine sont mélangés dans le feu du combat, tous sont animés du même esprit d'offensive, mais il est impossible de progresser. Cependant, on s'accroche aux pentes et on conserve le terrain conquis au prix de tels efforts.

L'ennemi contre-attaque en vain.

Sur ces pentes dévastées sont tombés pour toujours les capitaines DE MONT-SERRAT, LAURENCE et REY, les lieutenants VAUGE, BUISA et LUCAS

5 officiers sont blessés, 357 hommes sont hors de combat.

Mai et juin 1915 sont, pour nous, deux mois de grande fatigue, de lutte ingrate et meurtrière et de pertes quotidiennes assez élevées, du fait du bombardement ennemi.

Le 4 juillet, nous allons cantonner à Bernicourt et Pierremont où, pendant dix jours, nous pouvons enfin goûter le plaisir de coucher sur de la paille et de lézarder au soleil.

Les mois de juillet et d'août se passent en déplacements à travers la Somme. Nous parcourons la région d'Oresmaux, de Gannes, villages où nous sommes revenus dans cette dernière année de guerre pour enrayer l'offensive ennemie sur Amiens.

Nous stationnons à Rouvillers, au Hamel et à Warfusée – Ablancourt, puis à Bayonvillers au début du mois d'août. C'est la première période de repos véritable que nous avons depuis le début de la guerre. Trêve de huit semaines, passées à courir de cantonnement en cantonnement.

Nous nous dirigeons vers Arras.

Le lieutenant-colonel QUINTARD, à peine remis de ses blessures, revient prendre le commandement du Régiment.

Le 23 août, à Villes-Bretonneux, la 18^e division est passée en revue par le Président de la République, le roi des Belges, le Ministre de la guerre et lord KITCHENER.

CHAPITRE VII

AGNY (Septembre 1915)

Le 4 septembre, nous prenons secteur au sud-est d'Arras, et c'est la fiévreuse préparation de la « Grande Offensive », de celle qui doit libérer notre territoire.

Avec quel zèle les poilus accomplissent; sous le bombardement, les corvées les plus pénibles ! Sur la route de Beaurains et de Bucquoy, le long de la voie ferrée et près du Château-Brûlé, on les voit passer, courbés sous le faix des grosses bombes à ailettes, des caisses de cartouches, des échelles de franchissement, ouvriers obscurs de la grande tâche...

Le sous-lieutenant GIRARDOT est tué au cours de ces humbles besognes et le capitaine PRIEUR blessé.

Enfin, voilà le grand jour. Le 25 septembre, en avant du village d'Agny, nous devons enlever les organisations ennemies flanquées de la redoutable position du « Chat Maigre ».

A cette aube, des milliers de nos canons donnent de la voie, avec furie, en Artois et en Champagne. C'est l'offensive générale qui se déclenche.

A notre brigade, on n'a pas donné l'artillerie suffisante pour nous soutenir. Il faut attaquer quand même. Après quelques rafales d'obus, dont la plupart n'éclatent pas, les 1^{er} et 2^e bataillons sortent de leurs tranchées alignés comme à la parade. L'ennemi s'attend à notre assaut. Sa première ligne est bondée de tirailleurs et de mitrailleuses, elle est à 400 mètres de notre tranchée de départ. Une fusillade telle que jamais nous n'en avons entendu de pareille, crépite et couvre tout de son bruit. Des camarades tombent, mais indifférents à la nuée de balles, les poilus avancent toujours.

A cinquante mètres de la ligne ennemie, leurs vagues décimées se heurtent à d'épais réseaux de fil de fer barbelé. Ils essaient de les cisailer, certains parviennent même jusqu'au parapet de la tranchée boche, où ils sont tués à bout portant.

Le gros des compagnies, arrêté par les fils de fer, doit se terrer derrière un talus, au pied du réseau.

L'ennemi tire sans relâche. Tous ceux qui veulent se lever sont abattus aussitôt.

L'Allemand tue sans pitié nos blessés sanglants qui rampent vers nos lignes et c'est avec la rage au cœur que nous nous rappelons cet épisode barbare.

Le 26 au matin, une trêve de quelques instants nous permet de relever quelques-uns de nos blessés.

Sur ce glaciais fatal, *nos pertes sont de 24 officiers et de 554 hommes.*

Avec leur héroïsme habituel, les poilus du 66^e ont rempli là-bas la tâche ingrate mais glorieuse qui leur était assignée. Leur attaque, faisant diversion, a permis aux troupes opérant plus au Nord, d'enlever Loos et de progresser vers Souchez.

« Une fois de plus, écrit le général de division, le 66^e s'est montré digne de son passé ».

CHAPITRE VIII

LOOS – AIX-NOULETTE (Octobre 1915 – mars 1916)

A peine relevés, nous allons, le 8 octobre devant Loos, remplacer le 125^e d'infanterie qui vient de repousser victorieusement, le jour même, de très violentes attaques.

Non avons encore présente à la mémoire cette région minière dans laquelle nous avons passé l'automne et l'hiver 1915.

Les corons du Maroc, les Brebis. Il y a des civils, dans tous ces villages situés à quelques kilomètres des Boches ; ils nous accueillent à bras ouverts.

Braves gens qui, sous les rafales d'obus, restent à leur poste, arrachant de la mine noire le charbon qui, à l'arrière, permettra de faire obus et canons.

Dure relève, que celle du 8 octobre ! Toute la nuit, nous cheminons dans les boyaux ; l'eau nous vient aux genoux, les gaz lacrymogènes nous aveuglent.

Du haut du « Double Crassier », montagne de débris dont nous occupons la moitié, nous voyons, à l'aube, l'immense champ de bataille où râlent les blessés allemands. Au loin, leurs brancardiers vont et viennent. Nous les laissons faire. Nous ne sommes pas de ceux qui tirent sur la « Croix-Rouge ».

Pendant trois mois, coupés de courts repos à Noeux, Henchin, Fiep, etc... nous tenons ce secteur.

L'ennemi nous bombarde chaque jour. La garnison du « Double Crassier » est particulièrement éprouvée. Il nous faut surtout lutter contre les fatigues d'un hiver pluvieux dans un secteur non organisé.

1916

La deuxième partie de janvier se passe à Domvast, Angivillers, Marcheville, villages de la Somme, en lisière de la forêt de Crécy.

Nous évoluons au Camp de Saint-Riquier, puis revenons prendre secteur près d'Aix-Noulette. Région calme où les petits vendeurs de journaux de Bully-Grenay viennent jusqu'en deuxième ligne.

Région où chaque village, chaque bois rappelle des communiqués de l'an passé. Le bois en Hache, Givenchy, la Cote 140, où tant des nôtres dorment pour toujours.

Le 21 février, l'artillerie ennemie se réveille. Nous croyons à une attaque imminente et nous nous préparons.

Mais c'est une fausse alerte. L'adversaire veut simplement attirer notre attention par là pendant que, devant Verdun, il masse des corps d'armée et des centaines de batteries qui ne réussiront, par leur effort sauvage et continu, qu'à couvrir d'ossements les collines meusiennes et à rendre à jamais immortel le nom de la forteresse inviolée.

Les « Tommies » nous relèvent fin février, par la neige. Et, après huit jours de marche quotidienne, le régiment arrive, pour prendre quelque repos, dans 1^a région : Saint-Josse, Saint-Aubin, à quelques kilomètres de la plage.

Nous allons souvent à Merlimont, Paris-Plage et Berck, voir déferler la mer houleuse où le timide soleil de mars accroche de petits reflets clairs.

Pour divertir les hommes, on organise des jeux et des courses sur le sable...

Le « Poilu » est un grand enfant qui s'amuse de peu.

Dans le ciel gris de son existence, les heures de gaieté sont si rares qu'il saisit le moindre prétexte pour que son esprit s'évade un instant de l'angoisse de sa vie incertaine et brutale.

Et comme au temps où il était gamin, là-bas, dans la France heureuse, il reste à regarder longuement des oiseaux qui picorent ou des enfants qui jouent aux billes...

CHAPITRE IX

VERDUN (Cote 304)

(Avril – mai 1916)

Au début d'avril, c'est le départ.

Après de longues marches, nous arrivons près d'Ailly sur Noye, dans la Somme. Et nous embarquons en chemin de fer. Après deux jours de voyage, au cours desquels nous voyons au loin Paris dans le brouillard, comme une cité inaccessible, nous arrivons à Sainte-Ménéhould.

Le canon de Verdun nous appelle de sa voix tragique.

Depuis près de deux mois, la fleur de la race française oppose un mur de poitrines héroïques aux batteries de Krupp.

Notre mot d'ordre est « tenir » et, sur les rives de la Meuse, c'est la lutte opiniâtre, pied à pied.

Nous savons que d'ici quelques jours, nous aurons le sanglant honneur d'être là-bas, nous aussi, dans la fournaise.

En un mot, nous serons « Ceux de Verdun ! »

Le colonel QUINTARD prend le commandement de la brigade et le lieutenant-colonel PAILLE, un ancien du régiment, le remplace.

Pendant dix-huit mois, il nous mènera sur les champs de bataille et les soldats parlent de lui comme d'un père.

Il nous rassemble, au départ de Sainte-Ménéhould. Il nous dit la dure épreuve vers laquelle nous allons, il évoque nos morts qu'il faut venger ; il s'adresse à nos sentiments, à notre amour du foyer familial et de la terre de France qu'il faut défendre ; et d'un pas décidé, nous reprenons notre marche vers le lointain grondement que répercutent les échos.

Et pourtant, qu'il fait bon vivre ! Les amandiers fleurissent sur les côteaux, et dans le ciel d'avril les premières hirondelles gazouillent au-dessus des vastes cimetières : Passavant, Esnes, Jubécourt, bois de Béthelainville.

Le colonel PAILLE part reconnaître le secteur de son régiment, reconnaissance tragique au cours de laquelle le commandant GROSCLAUDE, du 1^{er} bataillon tombe frappé mortellement d'un éclat d'obus.

A la nuit, nous traversons Montzéville, dont les maisons éventrées semblent faire la grimace, Esnes, dont les pans de murs sont secoués par le fracas des explosions. On passe le calvaire et on suit la route d'Esnes à Haucourt, défoncée par les marmites. Quel souvenir macabre ! Des cadavres sont adossés le long des talus, d'autres étendus au travers du chemin. Parfois, on marche sur un mort et on sent un frisson nous traverser.

Sur les pentes, des fusées lumineuses se balancent dans l'espace et sont comme les lampes suspendues de ce temple immense de la Mort.

Enfin, dans un paysage d'arbres déchiquetés et de terres bouleversées, le 66^e relève, le 23 avril, jour de Pâques, le 2^e et 4^e bataillons de chasseurs sur la cote 304.

Depuis des semaines, l'ennemi fait déferler ses vagues d'assaut contre cette position et l'écrase de ses obus. C'est sur ce coin de terre que se porte son effort.

Il y faut une garnison résolue, capable de se faire tuer sur place : C'est nous que l'on a choisis ...

Bois Camard, Bois Carré, que nous occupons, le Mort Homme, Cumières, bois des Corbeaux, que nous voyons dans le lointain, autant de noms à jamais célèbres et qui, pour nous, évoquent le grand cauchemar.

Pendant des jours et des nuits dont on compte les heures, il faut rester là, dans un trou d'obus ou une ébauche de tranchée, secoué par l'écrasement terrible des obus.

La morne cote est un purgatoire des braves...

Les sections fondent sous le martèlement, et entre deux explosions on compte les camarades et l'on pense : « lequel va tomber maintenant ? »

Quelques abris, mal étayés, sont bondés de blessés et de munitions.

Combien ces collines meusiennes ont vu de sacrifices !

Ils méritent tous d'avoir leur nom inscrit sur un Arc de Triomphe immortel, ces soldats de la 304, du plus brillant officier à l'homme de corvée le plus humble qui, le soir, apporte la soupe à travers les tirs de barrage !

Le 5 mai, à l'aube, le bombardement s'amplifie. Cent vingt batteries sont braquées sur la Cote. Couverte de flammes des explosions, elle semble un brasier crépitant.

Dans cet enfer du Dante, au milieu de l'âcre fumée, on vit sans penser. Dans le fond du trou d'obus où l'on est tapi, les mains crispées sur le fusil, on finit presque par désirer la mort.

On préfère cent fois l'assaut sous le fouet invisible des mitrailleuses, à ce lent supplice.

Pendant des heures qui semblent des siècles, le martèlement continue, implacable.

Le « Soixante-six », crucifié sur ces pentes, agonise dans les trous d'obus.

Les trois-quarts des fusils et des mitrailleuses sont broyés, les quelques abris sont défoncés, leurs occupants engloutis et l'on entend, à travers la terre, les cris de ces enterrés vivants.

Enfin, un peu avant midi, des uniformes gris apparaissent. Ce sont des patrouilles ennemies qui essaient de s'infiltrer. Elles sont dispersées par quelques rafales de mitrailleuses, et le bombardement continue toujours intense.

A quatre heures du soir, l'adversaire s'élance en vagues épaisses. Il a la certitude de ne trouver que des cadavres. Qui a pu résister à ce déluge d'acier de plus de 13 heures ?

Mais les quelques survivants se sont levés, vivant symbole du cri « Debout les Morts ! » et, rageusement, ils font le coup de feu. Les rares mitrailleuses qui ont échappé à l'écrasement crépitent. La marée des assaillants s'éclaircit puis hésite devant ces ressuscités. Quelques uns des nôtres, le visage noir de poudre, et sans commandement, contre-attaquent à de pioches ou de fusils brisés, capturant 20 prisonniers de 4 régiments différents.

Ces êtres, surgis d'une antique épopée, luttant un contre dix, mettent l'agresseur en fuite.

Le lendemain, étayés par des renforts du 32^e et du 135^e, nous subissons encore un bombardement intense.

Le 8, les débris du régiment se rassemblent à Jubécourt.

Nous ne reverrons plus notre aumônier, le P. RAYMOND, dont la soutane noire apparaissait partout où il y avait du danger à courir et des douleurs à panser ; avec lui, les capitaines LASCAUX et RAOUL-DUVAL, l'aide major LEROY, les lieutenants CAILLE et DECOUSSE, sont tombés pour toujours.

19 officiers et 297 hommes sont tués ou blessés en ces deux semaines d'épreuve surhumaine.

Nous nous sommes montrés dignes de la confiance accordée. La 304 est toujours française !

Le général commandant le 9^e corps cite le régiment à l'ORDRE DU CORPS D'ARMÉE :

Le 66e d'infanterie, soumis pendant la période des 3 au 8 mai 1916 (bataille de Verdun) à une concentration de feux d'une violence inouïe qui avait bouleversé ses positions et enterré, ou détruit, les deux tiers de ses fusils et de ses mitrailleuses, et attaqué à plusieurs reprises par des forces considérables, a pu, grâce à l'indomptable énergie de son chef, le lieutenant-colonel PAILLE, répondre à l'acharnement de l'ennemi par une ténacité sans égale, lui barrant la route, le refoulant à plusieurs reprises par des charges héroïques à la baïonnette et lui faisant des prisonniers appartenant à quatre régiments différents

Au Q.G., le 24 juillet 1916

Signé : Général PENTEL

A Chancenay, près de Saint-Dizier, puis à Robert-Espagne, nous passons trois semaines et nous nous sentons revenir à la vie sous le beau soleil chaud.

CHAPITRE X

CHAMPAGNE – SOUAIN

(Juin – septembre 1916)

Le 3 juin, arrivés dans cette Champagne crayeuse, témoin de nos combats du début, nous occupons le secteur de Souain, devant Suippes.

Nous y restons plus de trois mois. Secteur calme, mais où il faut fournir un gros travail d'organisation.

Combien de « cagnas », avons-nous creusées et combien y avons nous charroyé de madriers.

Le Boche n'y est pas trop méchant. Parfois, il envoie des rafales d'obus sur les boyaux ou bien il lance quelques douzaines de torpilles sur la première ligne, qui passe à 100 mètres de la Ferme Navarin. On lui répond et un duel éphémère s'engage.

Ce secteur est surtout 1^e royaume du « cafard ». La chaleur est étouffante dans la réverbération des boyaux crayeux. Boyaux d'Evian, de Grenoble, de Nantes, région des P.C. Cabane, Sidi-Brahim.

C'est la vie déprimante de la cave et de la tranchée, la vie dans les abris noirs à la paille pourrie, où grouille la vermine et où flottent des relents d'étable.

C'est le chagrin qui mine quand on ne reçoit pas de lettres de « là-bas ». Parce que l'ardente lutte n'absorbe pas, corps et âme, chacun songe davantage à son patelin, à la petite maison encadrée d'arbres fruitiers, sur la grande route, à la douce promesse en coiffe blanche et à la vieille maman dont la voix tremblait tant, le jour du départ, que l'on avait chaud sous les paupières.

Alors, les poilus cherchent à s'absorber dans des travaux minutieux.

À la porte de chaque gourbi est un atelier de bijoutier, d'un bijoutier qui, jusqu'ici, n'a manié que la charrue et 1^e fusil et qui, avec des outils rudimentaires, cisèle l'aluminium.

Il faut voir faire ces bagues pour savoir ce qu'il y tient de choses. Et quand ils envoient le bijou rustique où figure un cœur entouré de fleurs banales, c'est un peu de leur cœur qu'ils y ont gravé et qui sen va, là-bas, au pays.

Dans un bois de sapins, on voit le « diplodocus », grossière machine d'acier, ancêtre lourdaud de nos tanks de ces derniers mois de guerre, maniables et meurtriers.

Ce sont les relèvees; on change de tranchées et 1^e premier cri de ceux qui vous remplacent est toujours : « Ah ! les salauds, dans quel état ils ont laissé le secteur ! » Cri que l'on répète fidèlement sitôt que l'on arrive au secteur des nouveaux venus.

Nous organisons une émission de gaz, et, la nuit, la nappe de fumée mortelle va remplir les tranchées ennemies.

Notre offensive se déclenche là-haut, dans les plaines de la Somme, et tous nous pensons : « On ne va pas tarder à aller par là-bas ! »

En effet, dès le début de septembre, nous sommes relevés.

Plancy ! Quede bons souvenirs ! Nous regardons curieusement les civils, déjà déshabitués de la vie normale après ces trois mois de prison crayeuse.

CHAPITRE XI

BATAILLE DE LA SOMME

(Octobre 1916 – janvier 1917)

Puis c'est Ramerupt, près du camp de Mailly, Thieulloy, Morlancourt. Là, tout rappelle la grande offensive qui, depuis des semaines, harcèle les Boches, à quelques kilomètres de là, desserrant Verdun de l'élan de feu.

Sur les routes élargies, les files de camions circulent, faisant jaillir l'eau des flaques. Des territoriaux creusent des fossés et empierrent. Des nuées d'avions français et anglais font un bruit de ruche. C'est l'activité fiévreuse des hommes qui transforment la terre et emplissent l'espace.

Nous nous rapprochons et, près des anciennes premières positions ennemies, nous passons une nuit dans des baraquements de la Ferme de Bronfay. Partout, les canons aboient dans le crépuscule et transforment les bois désolés en buissons ardents.

Puis, le 9 octobre, par le clair de lune, nous entrons dans cette mystérieuse région de l'aventure.

Maricourt, le bois des Bouleaux, bois de Leude, Combles, Morval...

Etranges aspects de ce coin de la Somme, jadis prospère ! Le sol est soulevé, retourné, éventré. Des

sillages, il ne reste plus qu'un tas de briques, avec des rats pour habitants. Au fond des trous d'obus, une eau verdâtre croupit. Des arbres, il ne subsiste que des moignons de troncs hachés : jamais nous n'avons vu tel spectacle de désolation. Les blessures de la terre sont fraîches, elles en sont plus émouvantes.

Dans la plaine jonchée de cadavres, nous prenons position. L'attaque est proche et, au lever de jour, nous voyons Sailly-Saillisel, à droite, sur lequel flotte la fumée des explosions continues. Devant nous, Rocquigny et la route de Péronne à Bapaume. A gauche, le Transloy, sur lequel les Tommies attaquent.

On passe deux pénibles journées avant l'assaut, sous les tirs de barrage que l'ennemi, très nerveux, déclenche à tout instant.

Le 12 octobre, à deux heures du soir, les 1^{er} et 3^e bataillons s'élancent, chargent, vers le parapet sombre de la tranchée de Baniska. Leur entrain est merveilleux, notre artillerie fait rage, mais l'adversaire a accumulé des forces considérables dans ce secteur où, depuis si longtemps, nous attaquons. D'innombrables mitrailleuses sont disséminées dans les trous d'obus et leurs balles sifflent comme des vipères... et les capotes bleues commencent à joncher le sol bouleversé !

Ayant franchi, sous les nappes de projectiles, plus de 400 mètres, certains de nos éléments parviennent jusqu'à quelques mètres de la tranchée allemande et engagent une lutte inégale à coups de grenades.

L'artillerie ennemie se déclenche à son tour et une avalanche d'obus bat nos premières lignes.

Il faut se terrer, impuissants, attendre la nuit pour regagner les positions.

Le 18, le 2^e bataillon, à son tour, s'élance et malgré son élan magnifique, échoue, lui aussi, sous les concentrations des feux des mitrailleuses.

Journées de deuil et d'angoisse. Les corvées de ravitaillement ne peuvent parvenir en ligne, elles s'égarer ou s'enlisent et les poilus doivent ramper hors de la tranchée chercher des biscuits dans les musettes des morts.

Journées de pertes cruelles, au cours desquelles sont tombés, en faisant bravement leur devoir, les capitaines SALVADORI et REY ; les lieutenants D'OUTRE-ROUSSEL, EPIE, CHAUDOT, MARBOTIN, SOULARD, DE LAURISTON, POUCHARD, LOCHE, CHAVRE, FEVRIER et DE CHARRETTE *et 540 hommes sont tués ou blessés.*

Le lieutenant REY, citoyen suisse, qui, malgré son âge, était venu servir notre pays, mourut en héros, ainsi que son fils, enfant de dix-sept ans, engagé lui aussi, et qui servait sous les ordres de son père.

Du 20 octobre au 1^{er} novembre, nous séjournons au Hamlet, petit village près de Corbie, puis on reprend les lignes en face du Transloy, en liaison avec l'armée anglaise.

Le souvenir dominant de cette période, ainsi que celle passée à Bouchavesnes, six semaines plus tard, c'est la lutte contre la boue.

La boue qui glisse, qui roule, qui grimpe, qui croule et qui remplit les tranchées à pleins bords. Par instants, elle semble être une ennemie qui vous agrippe. Boue vampire qui paralyse ... On croirait qu'elle veut venger la terre lacérée par les tranchées, percée par les sapes, ravagée par les obus et dont les blessures sont mal fermées par des claies.

Et la terre de chez soi revient à la pensée, la terre aux sillons si réguliers, bercée par le son des cloches des villages blancs...

Certains, là-bas, sont morts, engloutis dans la vase.

A chaque instant, on entend les cris d'un enlisé qui appelle à l'aide, et on se met plusieurs pour le sortir de sa tombe glacée.

Le 5 novembre, attaque dans le marécage. Malgré l'épuisement, les Poilus sortent encore courageusement. On dirait des tas de boue qui marchent et qui rampent. Mais une mitrailleuse, soudain, commence sa chanson de mort ; à sa voix, d'autres s'éveillent, lointaines ou proches, et les hommes boueux doivent se coucher dans la fange, sous l'essaim des sinistres abeilles.

Les lieutenants HUETIN et LEGRAND sont frappés mortellement au cours de ce combat, ainsi que quelques braves camarades.

Le 11 novembre, relevés, on se traîne vers l'arrière dans le froid brouillard d'automne.

Quel artiste génial et douloureux retracera pour toujours, dans une oeuvre immortelle, ces retours de Poilus, par les routes camouflées aux toiles pendantes qui les font ressembler à des voies triomphales.

Retour de ces êtres vêtus de sacs à terre, couverts de peaux ou de caoutchoucs qui rappellent les guerriers de Vercingétorix.

Nous passons une quinzaine à Morlancourt, puis à Aubigny, près de Corbie, fraternisant avec les loyaux camarades que sont les Anglais.

Ensuite, les autos nous emmènent près d'Aumale, en Seine-Inférieure, où, jusqu'au 14 décembre, nous vivons chez les paysans, hospitaliers. Comme nous envions ces sédentaires, nous dont la grande tourmente a fait d'éternels errants !

C'est l'embarquement en camions et l'arrivée au bord des marais de la Somme, à Suzanne, village aussi coquet que son nom, et nous replongeons dans le domaine de la boue ...

Hem, Curlu, Cléry, bois des Riez. Ce vaste champ de bataille, conquis pied à pied sur l'ennemi, porte les traces de sanglants combats.

Pour monter en ligne, il faut suivre un boyau pendant 8 kilomètres, le boyau des Glands.

Il monte, il descend, dans un tracé fantasque, il se rétrécit et il faut frôler la paroi molle et suintante qui s'éboule. Il est parfois un cloaque et parfois taillé dans le roc et au passage « des tôles » on est salué chaque fois de gros obus. Il mène à Bouchavesnes. C'est là où nous prenons secteur, dans des tranchées à moitié éboulées et qui sont les canaux de drainage de toute la plaine.

A peine y a-t-il quelques gourbis étroits, encombrés de munitions. L'eau y coule, les claies pourries encombrant le sol. Mais on y goûte un bonheur réel. Entra deux veilles aux créneaux, on y joue d'interminables parties de manille, indifférents aux explosions qui secouent le sol. Pour n'être pas glacé par la brume froide, on organise la lutte contre l'eau. On rejette la vase, on écope pendant que les guetteurs regardent l'Épine de Malassise qui boursoufle la plaine comme une taupinière.

La nuit, le Boche, en tir indirect, nous inonde de balles qui jettent leur bref miaulement jusque sur la crête du bois Marrières.

1917

Vers la mi-janvier, nous quittons ce secteur et, par longues marches, sous la tourmente de neige, gagnons Rouvrel, hameau de la Somme. Les habitants nous font un accueil charmant. Nous n'entendons plus les canons rugir là bas dans l'est, et autour de grandes cheminées, nous admirons la flamme claire du foyer qui nous réchauffe.

Qui aurait supposé qu'un an plus tard nous aurions à lutter contre l'ennemi dans les ruines de ce gai cantonnement !

Puis quelques jours à Monsures et à Belleuse, et après embarquement, nous prenons secteur, par un froid cruel, en Champagne, devant Thuisy.

CHAPITRE XII

CHAMPAGNE (THUISY – CAMP DE MAILLY) DEPLACEMENTS (Février – avril 1917)

La neige et le givre transforment les sapins en arbres de Noël.

En ligne, les Poilus allument des braseros et, emmitoufflés dans leurs peaux de chèvres, ont l'air d'hommes primitifs. Dans les abris, chacun d'eux cherche à s'aménager un coin pour avoir moins froid.

Quoique l'on dise, la tranchée, à cause même de son manque de confort, incite à vivre intimement, égoïstement, pour soi-même, quelque réelle fraternité, que les combattants puissent avoir entre eux.

Nous connaissons déjà ce secteur : le long de la « voie romaine » nous voyons la ferme des « Marquises », où nous avons lutté en 1914. Au lointain bleu, le Mont Cornillet montre ses pentes neigeuses sur lesquelles nos troupes dépenseront tant d'héroïsme quelques mois plus tard.

Vers l'Ouest, la montagne de Reims flamboie sous le soleil couchant.

Deux semaines après, nous allons cantonner aux environs de Mourmelon et chaque jour on travaille à l'aménagement de la deuxième position, vers Prosnes et vers Sept-Saulx.

En mars, ce sont des manœuvres au camp de Mailly en vue d'une grande offensive prochaine.

Dans ce vaste camp, si profondément triste, nous évoluons plusieurs jours. Des Russes sont là, à l'entraînement eux aussi. Curieusement, on les regarde faire l'exercice. Colosses aux lents mouvements de somnambuls. Dans leurs petits yeux frisés, la pensée semble absente. Ils ont l'air de rêver éternellement.

Fin mars, on parle de plus en plus de la « Grande Offensive ». Les gros canons passent sur les routes et les trains de munitions encombrant les gares.

Nous partons de Mailly. Longues marches quotidiennes où le sac s'incrute à la chair et où la poussière dessèche la gorge.

Soudron, Cherville, les Grandes Loges, Champigneulle Champagne, puis Mesnil sur Oger, dans la riche contrée des grands vins mousseux, où on nous reçoit si bien. Puis Avenay et Mareuil, Dizy Magenta et Ay, Camp de Romigny, Vendeuil aux maisons lépreuses.

C'est la grande veillée d'armes. Les canons grondent à l'horizon : La tourmente est proche. Le 66^e est avant-garde de la 10^e armée (armée de Poursuite).

Chacun écrit aux siens. Il ne leur dit pas que sans doute il va, une fois de plus, offrir sa poitrine aux balles. Sa lettre est plus tendre, plus affectueuse. Il n'y fait pas de projets d'avenir. C'est tout.

Et l'aube blafarde du 16 avril éclaircit l'ombre.

Les canons donnent de la voix crescendo, le lointain bleu en semble incendié. Nous marchons vers la grande clameur. On fait circuler dans nos rangs le bref ordre du jour du général NIVELLE : « L'heure est venue, en avant ! Vive la France ! »

Nous passons l'Aisne près de Concevreux et, dans la plaine, à quelques centaines de mètres de Cuiry les Chaudardes, nous attendons l'ordre d'entrer, nous aussi, dans l'âpre bataille, tandis que les 105, derrière nous, font voler l'eau du fleuve.

L'artillerie ennemie donne toujours avec furie. Comme les pauvres camarades doivent souffrir là-bas !

Leurs files de blessés reviennent à travers la plaine en procession bleues sur lesquelles les pansements font de petites tâches blanches, et ils nous jettent quelques mots en passant : « Préparation insuffisante... réseaux de barbelés... mitrailleuses partout ! »

Et nous sentons que cette fois encore nous n'avons pu briser la digue de forteresses allemandes.

Au soir, sous la pluie, nous repassons l'Aisne et nous allons cantonner à Veutelay. Dans la nuit, il faut repartir sur les chemins étroits et boueux où, partout, les convois sont embouteillés. Il faut passer dans les champs, les guérets ; on parvient dans les bois, à quelques kilomètres de Berry-au-Bac, près de Châlons le Vergeur, et l'on y couche sous la tente, prêt au départ.

Puis on revient, par des marches pénibles, passer à nouveau l'Aisne à Concevreux et nous montons nos tentes dans le bois des Coulevres, que l'ennemi commence à bombarder ; ensuite, retour à Unchair, au milieu des camps d'aviation.

CHAPITRE XIII

BATAILLE DE L' AISNE - CHEVREUX PLATEAU DES CASEMATES

(Mai – juillet 1917)

Le 3 mai, nous relevons le 9^e groupe de chasseurs à pied devant Chevreux et Corbény.

A gauche, le plateau de Craonne barre l'horizon de sa masse sombre ; à droite s'étend la plaine où émerge le clocher de Juvincourt et où gisent les débris de nos tanks détruits par l'artillerie boche. Tristes épaves des assauts précédents...

L'ennemi s'acharne sur nos tranchées et nos boyaux : tranchée de la Plaine, d'Enver-Pacha et d'Auspach, boyau de Liévin qui suit la lisière du bois de Beaumarais.

Le 8 mai, après une sérieuse préparation d'artillerie, les 1^{er} et 3^e bataillons s'élancent contre les retranchements ennemis appelés « Tranchées des Courtines ».

Le combat corps à corps s'engage, mais nos Poilus continuent à progresser ; on les voit à travers la fumée escalader les parapets, franchir les trous d'obus.

Le lieutenant WILLAIN, à la tête de ses nettoyeurs, se jette sur une zone d'abris tenue par une forte garnison et s'en empare.

Nous enlevons deux lignes de retranchements ennemis, la tranchée des Courtines et la Tranchée Turque. Les longues théories de prisonniers affluent vers l'arrière.

Pour notre part, nous en avons capturé plus de 200.

Le 10, l'adversaire, à la faveur du brouillard, lance deux bataillons à l'assaut pour nous arracher les positions conquises.

Mais les nôtres veillent, les grenades V.B. sillonnent l'air, les F.M. crépitent. Une équipe de flammenwerfer de la Garde impériale parvient jusqu'à notre tranchée, où elle est exterminée.

Notre artillerie bat la position ennemie, bondée de troupes et en fait un carnage terrible.

Le Boche, mâté, ne nous dispute plus notre conquête. Quelques jours de repos à Meurival et, remonté en ligne, le 3^e bataillon finit de dégager le plateau de Craonne en enlevant, le 22 mai, la tranchée de Lutzow et sa ligne de doublement.

Dure bataille, où la 10^e compagnie parvient à son objectif après une lutte furieuse à la grenade.

Là encore nous faisons plus de 200 prisonniers.

Des clefs aimés sont tombés glorieusement : Les capitaines NIVET et ANGUILLÉ, le lieutenant BRISSON. *9 officiers et 330 hommes sont tués ou blessés.*

Le 27 mai, enfin relevés, nous traversons le bois de Beaumarais, dont les cerisiers en fleurs font pleuvoir

leurs pétales blancs sur les casques bosselés, et nous cheminons vers l'arrière.

Les poilus sont animés d'une foi nouvelle ; ils ont vaincu le Boche dans cette plaine de l'Aisne.

Le régiment est cité à l'ORDRE DE L'ARMÉE :

Le 66^e régiment d'infanterie, sous les ordres du lieutenant-colonel PAILLE, a enlevé, le 8 mai 1917, une première position fortifiée devant laquelle plusieurs attaques avaient échoué, a refoulé victorieusement, le 10 mai, deux violentes contre-attaques exécutées par des troupes fraîches supérieures en nombre et achevé, les 22, 23 et 24 mai, la conquête de toute la position ennemie, en prenant à l'adversaire, au cours de ces opérations, de nombreux prisonniers, plusieurs mitrailleuses et lance-bombes.

Au Q.G., le 11 juillet Signé : DUCHENE

Nous arrivons à Courville. Après s'être nettoyé, on fait un tour dans 1^e village. Chez les « bistrots », on discute ferme devant des verres de bière fade, au milieu de la fumée des pipes. On écrit au pays en mettant une fleur dans l'enveloppe. Le coin de table poisseux du cabaret est le seul « chez soi » du combattant.

Dans la rue, un groupe de filles rieuses passe et le poilu, bleu on grognard, se redresse, faisant sonner le pavé de son pas décidé, heureux si un regard s'est posé sur lui. Il se sent un peu rajeuni et oublie les heures d'angoisse.

Les femmes ne sont elles pas, êtres mystérieux à l'âme captivante, plus que toute autre chose, la force invincible des armées ?

Dans l'étang de Courville, on prend des baignades et on pêche des truites sous l'œil malveillant du garde.

CHAPITRE XIV

PLATEAU DE CRAONNE

Après quelques jours, près de Fismes, nous gagnons Beurieux, où les avions nous bombardent.

Puis, le 7 juillet, nous montons en tranchée sur le plateau de Craonne.

On traverse le bois de Beaumarais. Les obus fument, pourpre couronne, à la cime des arbres, leur mitraille hache les jeunes branches et fauche les troncs antiques.

Le grand bois sent le muguet, la pondre et les feuilles écrasées. Voici Craonnelle, au clocher décapité, et où les 305 ont creusé de larges entonnoirs.

Enfin, nous escaladons le plateau historique où les vieux grenadiers d'il y a un siècle, luttant un contre dix, mirent en pièces une armée d'envahisseurs.

De là-haut, on domine toute la vallée de l'Aisne, les bois fulgurant des départs des pièces, la plaine des tanks et Chevreux, théâtre de nos exploits de mai.

Les Boches sont encore accrochés aux contre-pentes, au-dessous de nous, nous les surplombons comme du haut d'un balcon ; et, à travers les bois déchiquetés qu'ils occupent, l'Ailette scintille comme un ruisseau d'argent.

Très au loin, les tours de la cathédrale de Laon évoquent la cité captive.

Le plateau est bien à nous, il vient d'être conquis au prix de durs efforts et nous devons le défendre jusqu'au bout contre les tentatives de l'Allemand, qui convoite ce merveilleux observatoire.

L'ennemi marmite ferme. On se souvient de la Tranchée des Sapinières, du Tunnel des Chevaliers, du boyau de Vauclerc, de la Tranchée de Troyes, de l'ouvrage ne Ferd e Lance et du boyau de Stauffen, nivelé chaque jour et refait chaque nuit.

Arrive le 14 juillet. Le drapeau du « Six-Six » est à l'honneur et une garde va le montrer aux Parisiens.

Le 19, à 7 heures du matin, toute l'artillerie ennemie donne de la voix ; une nuée de torpilles s'abat sur notre première ligne et un tir d'engagement terrible se déclenche. Les Boches surgissent des pentes, armés de lance-flammes. Un corps à corps farouche s'engage.

L'ennemi y met le prix ; les meilleurs régiments de la Garde sont 1^à. Nous écrasant sous le nombre, ils prennent la tranchée de Troyes. L'ouvrage de Gérardner résiste victorieusement.

Tout le paysage est sillonné d'éclairs monstrueux : le plateau est un Sinaï. Tout le secteur fume et gronde sous tous ses horizons. On dirait que, dans chaque coin, des dragons de légende, en tas, accroupis, crachent du feu. Des incendies s'éveillent, traçant de livides rougeoiements.

Les Boches tiennent la crête et parviennent jusqu'au P.C. Clairière ...

La surprise passée, nous nous ressaisissons.

Les sections de réserve et ceux qui ont fléchi se regroupent, s'accrochent au terrain et le disputent pied à pied. On entend la grêle tambourinée des grenades. L'ennemi mitraille à bout portant, s'arrête. Puis, notre 2^e bataillon s'élance à la contre-attaque. La tranchée du Talus, celle des Sapinières et le P.C. Clairière sont repris de haute lutte. L'adversaire est délogé de la crête. Sur le soir, le combat s'apaise, mais de brusques barrages se déclenchent à chaque instant, désordonnés, allumant des milliers de olcans éphémères et épaississant la nuit d'un nuage de fumée âcre.

Le lendemain se passe dans la même fièvre d'attente. Nos patrouilles hardies arrachent le terrain à l'ennemi mètre par mètre.

Les 22 et 23, les éléments du 3^e bataillon encore en ligne ont à s'opposer à de violentes contre-attaques qu'ils repoussent victorieusement.

Sur le vieux plateau historique, notre 66^e a souffert et l'a marqué de son sang.

Les soldats de Verdun s'y sont montrés dignes de leur passé.

Dans ces dures journées, nos pertes sont de 15 officiers et de 435 soldats.

Le Général commandant la Xe armée cite le régiment à l'ORDRE DE L'ARMÉE :

Le 66^e régiment d'infanterie,

Sous les ordres du lieutenant-colonel PAILLE, après avoir travaillé sans arrêt pendant quinze jours et quinze nuits à l'organisation défensive d'un plateau particulièrement convoité par l'ennemi, et battu sans interruption par ses feux, a résisté le 19 juillet 1917 à une attaque minutieusement préparée et menée par des troupes d'élite (5^e division de la Garde). Après avoir reculé momentanément sous cette poussée, a su s'accrocher au terrain et, par des contre-attaques locales, conserver ou reconquérir les points importants du secteur. Attaqué une seconde fois, le 22 juillet, a, malgré ses pertes et sa fatigue, coopéré avec des troupes venues l'appuyer, au maintien de la ligne sur laquelle il s'était accroché le 19.

Au Q.G., le 19 août 1917

Signé : DUCHENE

C'est notre deuxième palme. Elle nous donne droit à la fourragère. Accrochée à notre drapeau, celle-ci symbolise le sang versé pour lui et l'espérance de la victoire finale qui vengera nos grands morts.

Le 24 juillet, à Révillon, notre général de corps d'armée, le général NIESSEL décore ceux qui viennent de se distinguer.

Les Poilus l'ont souvent vu parmi eux et connaissent bien sa moustache de chat et son visage où brille une indomptable énergie.

Il nous remercie en quelques mots d'avoir si bien servi le Pays. Maintenant, il nous connaît et peut compter sur nous.

A l'instant d'embarquer en chemin de fer, nous apprenons avec tristesse que le colonel PAILLE, nous quitte. Il nous adresse un ordre d'adieux que bien des Poilus ont encore à la mémoire :

Amis du 66^e,

Appelé à un nouveau poste, je me sépare, les larmes aux yeux, du drapeau mutilé de mon vieux régiment. Depuis trois ans, nous avons partagé bien des peines et bien des joies et vous n'avez cessé de me donner toutes les satisfactions qui sont la meilleure récompense d'un chef, notamment celle de votre attitude exemplaire au feu.

Je vous remercie avec une profonde émotion et je crois entendre la Patrie vous exprimer sa reconnaissance infinie.

Hélas ! beaucoup de ceux qui ont servi avec moi reposent sous les mirabelliers lorrains ou les pins de la Champagne crayeuse, dans les prairies mouillées de la Flandre, les champs de l'Artois labourés par les obus, sur les hauteurs immortelles de Verdun, au fond des marécages de la Somme, dans les bois saccagés de Chevreux et au rebord du plateau de Craonne, si convoité par l'ennemi.

Mais leurs chères ombres veulent être consolées. Elles sont à leur place de bataille, et leurs voix se joignent aux voix des mères, des veuves, des orphelins et de tous ceux qui exigent que Metz et Strasbourg reflleurissent en terre française et que le crime soit puni ...

De sorte que c'est vraiment aux morts et aux vivants que j'adresse mes adieux.

Mes enfants du 66^e, est-il besoin que je vous exhorte à marcher toujours sur la route large de l'honneur et du devoir ?

Non, rien n'altérera votre gaité, sœur du courage, rien n'entamera votre patience opiniâtre et tenace. Vous resterez dignes de votre fourragère, et c'est dans cette assurance que je vous demande de reporter sur le colonel SOULE la confiance affectueuse que vous m'avez témoignée en tant de combats pour répondre à la mienne.

A la prochaine prise d'armes, souvenez vous de moi en renouvelant vos serments de fidélité à votre drapeau, glorieux entre tous, et dont les déchirures semblent nous dévoiler le beau visage éternel de la France.

Ma pensée et mon cœur vous accompagnent. Que Dieu vous protège et fasse de vous de bons ouvriers de la Victoire.

CHAPITRE XV

LORRAINE – ARRACOURT – PARROY DEPLACEMENTS – REPOS DE GRAND

(Août 1917 – février 1918)

Nous arrivons au camp de Bois-l'Evêque, près de Toul, morne village de baraques Adriant, noyé de pluies continuelles.

C'est là que le colonel SOULE vient prendre le commandement de notre régiment. Il le commandera pendant les dures et glorieuses journées de cette dernière année de guerre, et grâce à lui nous connaissons souvent la Victoire.

Pendant quinze jours, nous séjournons dans la région de Dieulouard, charmant petit village qui s'étage en espalier sur la rive de la Moselle, et nous travaillons à l'aménagement de la deuxième position, près de Pont à Mousson et du bois le Prêtre, dont les luttes de 1915 ont fait une forêt de mâts sans branches.

A droite, c'est le Mont Saint Jean de Nomény, où nous avons reçu trois ans avant, le baptême du feu sous les mirabelliers dont les fruits pendent comme des gouttelettes d'or.

Le 12 septembre, dans le camp de Gondrecourt, où nous instruisons une division américaine, le général PETAIN nous remet officiellement la fourragère. Instant solennel où l'esprit se reporte aux camarades qui nous ont mérité ces honneurs par leur suprême sacrifice, et qui ne sont pas là.

A la mi-octobre, nous occupons le secteurs d'Arracourt.

Habités aux régions où le canon a semé au loin la ruine et la désolation, nous restons étonnés devant la vie calme que mènent les paysans à quelques centaines de mètres des Boches. A Valhey, où est le colonel, des dentellières font de minutieux ouvrages ; à Athienville, P.C. d'un bataillon, le marchand de bière, très affairé, trône à son comptoir. Du haut des « Jumelles » d'Arracourt, on voit, de l'autre côté des tranchées ennemies, les fidèles se rendre à la messe de Juvrecourt.

Les villageois labourent leurs champs à quelques mètres de nos batteries, éternelle confiance du paysan français en la force de nos armes !

A la « Patte d'Oie », quelques marmites viennent parfois atterrir et tous les observateurs les notent avec soin, heureux d'avoir « quelque chose à signaler ».

Mais le froid commence, la neige tombe, et on voit les fumées des petits feux s'élever de la Paillotte et du bois de Bénamont.

Fin octobre, nous avons l'honneur d'encadrer, en tranchée, les premières troupes américaines.

Sur les routes. c'est un défilé continu de side-cars, d'estafettes en khaki, d'officiers yankees aux figures glabres de magistrats.

C'est une armée neuve qui s'étonne de cette guerre où les adversaires ne se voit pas, mais elle brûle du « feu sacré », elle ronge son frein.

Chacun se souvient de l'enthousiasme commandant ROOSEVELT, du 26^e bataillon, des officiers voulant tous aller en patrouille, et l'on sent que ces nouveaux venus affronteront la mort avec crânerie.

Entre les lignes s'étend la vallée de la Loutre, c'est le « no man's land », la terre à personne, où blanchissent quelques ossements et où les patrouilles rampent, la nuit, à travers les herbes et les ronces.

Après quelques jours de repos à Crévic, brûlé par le Boche en 1914, nous remontons en tranchée devant Bauzemont.

A droite, c'est le canal de la Marne au Rhin et l'étang de Parroy, à gauche c'est Bures et la Sapinière de Bon-Repos.

Secteur un peu plus agité que le précédent ; les salves d'artillerie troublent le calme des vallons.

Le 6 décembre à minuit, la ligne ennemie s'illumine et une nuée de minens à gaz s'abat sur nous. Toute l'artillerie boche se met aussitôt de la partie et crible nos positions de gaz toxiques.

Les Poilus, croyant à une attaque, se précipitent aux créneaux où ils respirent les bouffées mortelles. Ils prennent leur masque, mais trop tard ; beaucoup se tordent déjà, sentant une flamme infernale dévorer leurs poumons.

Une patrouille ennemie, qui tentait de s'approcher, est néanmoins repoussée.

La 5^e compagnie est particulièrement éprouvée.

Nous avons *26 morts, 64 hommes et 2 officiers sont intoxiqués, un autre officier est blessé.*

Aux obsèques de ces pauvres camarades, le colonel SOULE, en quelques paroles émouvantes, évoque ceux tombés aux combats précédents et dont les ombres invisibles sont rangées autour de notre drapeau pour rendre les derniers honneurs aux morts d'aujourd'hui et il cite la 5^e compagnie à l'ordre du régiment.

1918

Au début de janvier 1918, nous nous acheminons vers Neufchateau. Longues marches par un froid cruel. Etreval, où nous demeurons un jour, dominé par la colline de Sion, la « colline inspirée » célébrée par Barrès ; puis Harmonville, puis Coussey, près de Domrémy, cet humble hameau d'où est partie, il y a près de cinq siècles, l'étincelle qui ralluma le patriotisme de la France.

Traversant des paysages qui doivent être charmants l'été, quand on se promène pour son plaisir et que les épaules ne sont pas sciées par les courroies du sac, nous atteignons Grand.

Dans ce village des Vosges, nous passons six semaines. C'est la première fois que le régiment a un aussi long repos. Aussi, ce séjour là-bas est un de nos meilleurs souvenirs.

La vie errante a habitué le Poilu à se créer des familles artificielles. Le premier jour, c'est un âtre quelconque qui couche dans le fenil, puis il aide à scier le bois ou à cuire le pain, puis il mange à la table du paysan ; bientôt c'est une sorte d'enfant adoptif, et quand il quitte le village, enflant le dos sous son barda, et marchant vers la lointaine bataille, il y a des pleurs discrets dans les yeux de ceux qui regardent la file bleue qui disparaît là-bas, suivie des étranges voitures.

Nous manoeuvrons dans les champs d'Allianville et de Bréchainville, autour de la ferme de la Graenne. Le dimanche, on se promène dans les sapins de Midrevaux. On s'habitue déjà à la vie cancanière du village, dans laquelle les moindres faits prennent la proportion d'événements.

Le 2 mars, nous embarquons en chemin de fer et arrivons près de Gerbevillers. Le lendemain, nous traversons les ruines de la petite cité martyre où les Boches ont commis tant de sanglants excès. Puis nous cheminons à travers les glacis herbeux où les croix grises et nombreuses tendent leurs bras le long de la route et semblent dire au soldat qui passe : « Souviens toi ! »

De dures batailles ont été livrées là, en 1914, et pour rendre hommage à ces pauvres frères d'armes, qui dorment sous ces drapeaux fanés, nous marchons au pas, l'arme sur l'épaule.

Arrivés à Saint-Clément, nous organisons la deuxième position dans la région du fort de Manonvillers.

Le printemps, créateur de toutes choses, donne le signal des luttes sanglantes.

L'ennemi prépara sa ruée suprême et sur tout le front, il faut épaissir les réseaux de barbelé et creuser des tranchées.

Mais c'est dans les plaines de la Somme qu'il porte son effort, et son flot gris, débordant les armées anglaises, se repend, dévastant villes et hameaux.

Aussitôt, nous repartons sur les grandes routes et embarquons à Nomény.

CHAPITRE XVI

BATAILLE DE LA SOMME (ROUVREL – BOIS SENECAT)

(Avril – mai 1918)

Le train nous débarque dans la Somme.

Le fracas du bombardement est tout proche.

Après avoir passé quelques jours à Gannes, puis à Bacouel, nous arrivons à Chaussoy-Epagny. A quelques kilomètres en allant vers les lignes, est Ailly sur Noye, où nous avons embarqué jadis pour Verdun. Là-haut, sur le plateau, en première ligne, est Rouvrel, le joli cantonnement où nous avons vécu des jours heureux au sortir des marécages de Bouchavesnes.

Sur ces villages qui nous ont laissé le souvenir d'un accueil si hospitalier, l'ennemi s'acharne et ses gros obus y font comme des végétations éphémères de poussière et de fumée.

A Chaussoy-Epagny, où notre veillée d'armes dure une semaine, nous allons voir les gros canons qui, près du château, tirent sur Moreuil à 15 kilomètres de là.

Le 17 avril, nous allons dans le Parc de Guyencourt, au bord de la Noye. Et là, parmi les hêtres centenaires, la *Marseillaise* est jouée.

Allègre ou mélancolique, la musique est douce à l'ouïe du soldat. Elle ajoute à la chaleur illuminée du soleil un rayon d'or sonore.

Au soir, nous montons en ligne devant Rouvrel et la ferme de l'Espérance.

Dans quelques heures, il faudra attaquer pour rejeter l'ennemi dans la vallée de l'Avre, sur Moreuil.

Derrière nous, nos canons hurlent, bientôt leur bruit devient assourdissant.

C'est l'heure H, il fait encore noir, et les tanks qui doivent appuyer sont en retard. Ils viennent lentement, lourdauds et haletants.

Les 1^{er} et 2^e bataillons s'élancent à l'assaut dans la nuit. L'adversaire est sur ses gardes. Ses innombrables mitrailleuses balayaient l'immense glacis de la ferme Auchin et il a converti le bois du Gros-Hêtre en forteresse.

Ses fusées illuminent la plaine et ses feux d'infanterie se déclenchent. Les sinistres crécerelles mêlent

leurs voix grêles. Les tanks manoeuvrant au hasard dans cette obscurité qui les aveugle, ne peuvent intervenir efficacement.

Et les Poilus, dont certains étaient quand même parvenus au parapet de la tranchée ennemie, sont fauchés à bout portant.

Les deux tanks qui passent les lignes boches sont mis hors de combat.

Les vagues refluent sous la nappe de balles, mais les officiers se lèvent, debout devant la mitraille, et les hommes repartent ... on franchit des tranchées pleines de cadavres ennemis déchiquetés par notre artillerie, mais les mitrailleuses tirent follement, la nappe d'acier de leurs projectiles rase le sol en tous sens et il faut se coucher sur le glacis, au milieu des morts et des agonisants.

Le 3^e bataillon, réserve d'I.D. à Rouvrel, doit courir remplacer un bataillon d'un autre régiment qui s'est perdu dans la nuit. Devant le bois du Gros-Hêtre, il se heurte, lui aussi à la furieuse défense de l'adversaire. A sa tête, le commandant BONNIER tombe en héros, une balle en plein front.

Ses hommes le pleurent toujours.

La progression est impossible pour tous.

L'artillerie boche, qui est peu intervenue pendant l'attaque, bombarde Rouvrel et la ferme de l'Espérance, rendant les communications avec l'arrière très difficiles.

L'ennemi, renouvelant son procédé barbare d'Agny, achève à coups de fusil nos blessés qui, sanglants, rampent vers nos lignes.

Le grand jour éclaire maintenant le nouveau champ de bataille jonché de petits tas bleu horizon.

Journée où notre vaillance, digne d'un meilleur sort, s'est dépensée sans résultat. Journée de pertes irréparables.

Le commandant BONNIER, les lieutenants JOLLY, BESOMBES, VIOLLET, VILLERET, THIREAU, MOTHIRON, DE NESMES et BUSTARET et, avec eux, plus de 120 hommes sont tombés pour toujours dans cette aube brumeuse ; 5 capitaines, 6 lieutenants et 224 hommes sont blessés.

Cinq jours après, nous allons bivouaquer dans le Parc de Guyencourt et, avec un serrement au cœur, on songe aux camarades qui, moins d'une semaine avant, pleins de vie, écoutaient dans ce même parc, notre musique et qui maintenant, ne sont plus...

Le 30 avril, nous montons en ligne entre le Bois-Sénécat et Rouvrel. Il y a peu d'abris, les tranchées ne sont, par endroits, qu'ébauchées et le Boche marmite ferme. Nous restons vingt-cinq jours. Période pénible. La nuit surtout, l'ennemi bombarde nos positions. Il emploie force obus à ypérite et il faut vivre dans cet air empoisonné avec éternellement le masque sur la figure.

Au bois des Rayons, à la cote 117, c'est la débandade des corvées nocturnes prises sous les rafales d'artillerie.

Enfin, le 25 mai, la 66^e division de chasseurs à pied nous relève et les autos nous transportent à Cempuis et à Granvilliers, où les sinistres oiseaux de nuit viennent lâcher leurs bombes.

Une violente épidémie de grippe se déclare, qui rend plus pénibles les longues marches qui nous mènent dans l'Oise, devant Estrées Saint Denis, où le Boche prépare une offensive.

CHAPITRE XVII

BATAILLE DU MATZ (RESSONS SAINT MAUR)

(Juin 1918)

A Valescourt et à Hemévillers, le fracas des bombes nous réveille encore en sursaut.

Il paraît que l'attaque allemande est imminente. Chacun fait ses préparatifs en vue de l'alerte prochaine. Dans tous les yeux brille la conviction « qu'ils » ne passeront pas.

Le 9 juin, à une heure du matin, les gros obus à gaz s'abattent autour du village, les civils fuient sur les routes. C'est l'alerte. Dans l'air saturé d'arsine qui crispe la gorge, on se rassemble et on va vers la bataille.

On passe l'Aronde, on traverse Gournay sous les obus éventrant les maisons et les bataillons prennent position pour arrêter la ruée ennemie.

L'assaillant s'est emparé du haut de Matz, de Cuvilly, de Lataule et déjà, s'infiltrant dans les bois et les cultures, il se heurte au 3^e bataillon qui, dans le bois du Petit-Mont, résiste à tous les assauts sans céder un pouce de terrain.

Notre artillerie, en déplacement et sans liaison, ne peut suffire à endiguer la marée ennemie et, pour la première fois, nous voyons des groupes compacts d'avions qui vont déverser des tonnes de bombes sur l'adversaire. Au soir, les 2^e et 3^e bataillons sont à rude épreuve pour arrêter le Boche aux lisières du bois de Ressons et dans le couloir du Matz. Malgré tout ses efforts, il ne peut faire reculer nos unités.

La nuit vient, nuit d'angoisse où nul ne songe à dormir. Chacun, le doigt sur la détente, écoute les frémissements des feuilles, retenant sa respiration, et entend battre son cœur.

Le 10, avant l'aube, le 1^{er} bataillon s'établit dans la « ligne des réduits » un peu au sud de Saint-Maur.

L'ombre s'éclaircit à peine que l'assaillant surgit de tous côtés. En petites colonnes, il descend sur Saint-

Maur. Il progresse dans la vallée du Matz.

Nos éléments restés vers le bois du Petit-Mont et Marquéglise, après une défense désespérée de trois heures, arrivent à se dégager.

Dans le ravin des Rouges-Terres et dans la Remise Dautrevaux, c'est une lutte sauvage à bout portant.

Le Boche nous est très supérieur en nombre. Le 2^e bataillon, à cheval sur la route n°17, subit une pression continuelle. La 1^{ère} ligne du 1^{er} bataillon, débordée, se replie sur sa compagnie de soutien, infligeant des pertes terribles à l'adversaire et s'établit sur le Cote 410.

Le lendemain, 11, le combat change d'âme. Le groupement MANGIN attaque à notre gauche. Les Zouaves s'élancent, sous le soleil qui fait étinceler les baïonnettes, les tanks les précèdent, faisant feu de toutes leurs pièces.

Faisant face à l'Est, nous progressons, nous aussi. Notre artillerie a retrouvé la voix et fait de la bonne besogne. En effet, l'ennemi devait déclencher une nouvelle attaque, le soir même, et ses troupes, massées dans les ravins et les bois, sont décimées par les obus.

Le bois de Pérumont, la Remise Dautrevaux, la Garenne des Rouges-Terre, sont repris ; leur sol est jonché de cadavres gris appartenant à un grand nombre de régiments différents. Les tanks ont fait une sanglante hécatombe.

Cette lutte de trois jours fut étrange et pénible. Lutte en rase campagne, sournoise et imprévue, toute de manœuvre et d'opiniâtreté. L'assaillant, se glissant dans les grands seigles, se sert de cette jungle pour s'infiltrer dans les points qui résistent et les fait tomber en les tournant.

On avait donné au 66^e, adossé à l'Aronde, la mission de se défendre jusqu'à la mort plutôt que de se replier sur l'autre rive.

L'ennemi n'a réussi, malgré ses efforts répétés, qu'à entasser ses cadavres dans les boqueteaux et les blés du Matz.

Il n'a pu atteindre l'Aronde.

Dans ces journées de résistance héroïque, le sous-lieutenant DIXNEUF est glorieusement tombé.

Nos pertes sont de 13 officiers et 318 hommes.

Le régiment pour ce combat, reçoit une nouvelle palme.

Le général commandant les Armées françaises cite à l'ORDRE DE L'ARMÉE :

Le 66^e régiment d'infanterie

Sous les ordres du colonel SOULE, a eu ses bataillons engagés dans la bataille, le 9 juin, dans les circonstances les plus critiques. Accourant au secours d'un régiment menacé de débordement, a rétabli la situation ce jour-là grâce à son énergie et à son aptitude à la manœuvre ; le lendemain, a brisé les assauts ennemis, luttant jusqu'au corps à corps avec une bravoure admirable

Signé : PETAIN

Jusqu'au 25 juin, nous tenons ce secteur et l'organisons sous les tirs de harcèlement continuels.

Nous allons cantonner dans les petits villages à proximité de la deuxième position : Angivillers-Lieuvilliers et Léglantiers.

Les Poilus ont camouflé leurs casques avec des tiges de blé, la terre humide et la craie des routes les ont revêtus de leur patine, si bien que le défilé des bataillons semble l'entrée victorieuse dans un pays durement conquis.

Le 14 juillet approche; les journaux annoncent de grands défilés de troupes à Paris et les « tuyaux » circulent. Le « Six-Six » qui, dans ces trois derniers mois, a été deux fois à rude épreuve, aurait l'honneur de traverser la capitale...

CHAPITRE XVIII

BATAILLE DE LA MARNE COMBLIZY – CHASSINS – SAINTE-GEMME (Juillet 1918)

Le 14 juillet arrive. A chacun on distribue grenades, cartouches et vivres de réserve. Les longs convois d'autos nous attendent.

Nous n'allons pas dans l'enivrement des cris et des bravos être acclamés par les foules qui espèrent. Nous allons être jetés dans la mêlée pour y jouer, une fois de plus, avec la fortune et la douleur...

Sur tout le front de Champagne, l'ennemi déclenche son offensive : sa dernière, celle en laquelle il met toute sa rage et tout son espoir.

Il faut lui porter le coup d'arrêt. Pour cela, on compte sur nous et les autos roulent, sans trêve, vers l'inconnu, dans la nuit blafarde.

Le 15, au soir, après 32 heures de voyage, nous arrivons à Montmirail.

Les paysans qui fuient nous renseignent au passage. La horde prussienne a franchi la Marne.

La Marne ! qui avait été, il y a quatre ans, le tombeau de leurs espoirs. Ce nom qui symbolise tout l'héroïsme de la France défendant ses foyers contre l'invasion ; ce nom qui rappelle nos chers morts du début, ceux qui sont tombés en refoulant l'ennemi dans une ruée suprême et qui s'inscrira en lettres d'or sur tant de drapeaux troués ...

Sur Montmirail, qui évoque les glorieuses batailles du premier Empire, les obus de 305 tombent à intervalles réguliers.

A pied, nous nous portons à la Ville-sous-Orbais, en lisière de la forêt de Vassy. Sur la route, nous rassurons les villageois qui abandonnent leurs fermes. Les Poilus leur crient : « Pas la peine de se sauver, v'la qu'on arrive ! »

Dans la nuit, sans avoir pris de repos, nous traversons la forêt de Vassy.

Privés de chevaux pour traîner les voiturettes, les hommes des compagnies de mitrailleuses doivent s'y atteler eux-mêmes et, péniblement, par des pistes à peine indiquées, nous atteignons la lisière du grand bois.

L'ennemi est au contact de notre deuxième position. A peine en place, les 2^e et 3^e bataillons s'élancent à l'assaut dans la direction du bois de Comblizy et de la Cote 243.

L'adversaire, qui nous a vu arriver en plein jour, déclenche sur les bois un feu d'artillerie terrible qui nous fait beaucoup de mal. Par endroits, nous nous heurtons à nos propres réseaux, qui n'ont pas été détruits, Les mitrailleuses claquent dans les taillis. Le Boche occupe devant nous une ligne de boqueteaux épais. Sous une grêle de balles, nous y prenons pied et les Poilus, malgré leur fatigue, s'en emparent après un farouche corps à corps, faisant des prisonniers et capturant des mitrailleuses.

La nuit se passe, troublée de brusques fusillades.

Le lendemain, 17, nous attaquons à nouveau.

Notre 2^e bataillon, malgré des feux d'infanterie très violents, parvient à arracher à l'ennemi un bois fortement tenu, enlevant encore prisonniers et mitrailleuses.

Mais l'adversaire, renforcé et retranché, nous empêche de progresser davantage. Il martèle les grands bois de son artillerie puissante tapie dans la forêt de Bouquigny.

Et là-bas, dans l'horizon bleu, nous voyons les grands arbres surplombant la vallée de la Marne. Et nous pensons ne jamais pouvoir la délivrer, cette vallée sanctifiée par tant de sang français ... et si lointaine.

Le 19 juillet, des nouvelles de victoire nous arrivent. Au loin, la ligne des drachens ennemis reflue vers l'Est. Le grondement continu des canons de l'armée MANGIN nous parvient, porté par la bourrasque, et avec lui l'espérance nous fait oublier notre fatigue.

Le lendemain, nous attaquons à nouveau, par une chaleur étouffante. De nombreux tanks nous précèdent, mais l'adversaire n'accepte pas le combat, il se dérobe et s'enfuit, abandonnant canons et obus ; seule sa lointaine artillerie essaye d'enrayer notre progression.

Nous nous emparons des fermes de la Chevalerie et de la Galinerie, de la forêt de Bouquigny. Sous le soleil, nous escaladons les pentes. Les capotes bleues se fondent dans les bois sombres.

Arrivés sur la crête, la vallée de la Marne apparaît à nos pieds avec ses villages, ses champs de blé doré et ses vignobles à flanc de côteau.

Et tous, nous hésitons, comme les chevaliers de jadis apercevant Jérusalem, après tant de combats et tant de souffrances. Les Poilus à l'âme rude, oubliant un instant la bataille, regardent miroiter l'eau du fleuve délivré dans laquelle flottent les cadavres gris des envahisseurs, pendant que la brise fait frémir les épis lourds de la moisson prochaine ...

Nous dépassons les vilalges de Vassy et de Vassieux, capturant quelques prisonniers.

L'adversaire tient les hauteurs dominant l'autre rive. Son artillerie s'acharne sur la petite ville de Dormans.

Dans la nuit, le génie installe sur le fleuve une passerelle précaire, mais nos patrouilles qui traversent sont bousculées par l'ennemi qui, à coups de canon, féruit nos passerelles.

Le 25 juillet, le 2^e bataillon passe la Marne à Tréloup et, quoique réduit à 199 hommes par les combats précédents, s'empare du village de Chassins, qu'il doit conquérir à la grenade, maison par maison.

Le lendemain, continuant sa progression, il déloge l'ennemi de la lisière de la forêt de Ris et des carrières où il s'accroche. En ces deux jours, il capture 80 prisonniers et 3 canons.

Le reste du régiment, grâce à cette brillante opération, peut enfin traverser la Marne, le 26 au matin, sur les passerelles établies entre Dormans et Vincelles.

Aussitôt, nous reprenons la marche en avant.

Le 1^{er} bataillon s'avance sur la rive ouest de la Semoigne, le 3^e par la lisière est du bois de Gèvres. Nous serrons de près les arrières gardes ennemies qui lâchent à regret cette bonne terre de France.

Le 27, nous bousculons les tirailleurs ennemis à Passy-Grigny, mais à la hauteur de Sainte-Gemme, nous nous heurtons à une véritable ligne de résistance.

Les vergers du village et la lisière sud du bois Meunière sont garnis de mitrailleuses et quatre fois de

violents barrages par obus toxiques se déclenchent et les coups de feu crépitent.

Le lendemain, nous prenons Sainte-Gemme, puis le 29, le 1^{er} bataillon, atteint le château de la Neuville, enlevant dix mitrailleuses et, le 31, la Garenne des Vieilles-Vignes, malgré les barrages d'obus toxiques.

Les hommes sont exténués. Depuis deux semaines, c'est l'assaut ou l'escarmouche perpétuels. Deux semaines de fatigues surhumaines, presque sans nourriture, et sans sommeil. Le succès les galvanise, ils songent que chacun de leurs efforts libère une parcelle du sol de la Patrie.

Ils sentent que la Victoire est avec nous et, à la pensée du bonheur de vivre quand ils auront gagné la Paix, dans la France prospère, ils retrouvent la force de repartir.

Enfin, la relève doit être proche. Telle une étoile unique dans un ciel menaçant, il est une chose que les Poilus contemplant avec espérance : la Relève.

L'image de cette trêve les fortifie et les console, leur permettant de supporter sans défaillance leur misère.

Le 3 août, parvenus à Vézilly, on nous ramène à l'arrière.

Dans les deux assauts et dans l'âpre poursuite, les lieutenants DE SAZILLY, DESHAYES, BURLET sont tombés héroïquement.

Nos pertes sont de 5 officiers et près de 450 hommes.

Une citation à l'armée est la digne récompense de cette longue bataille

Le Général commandant en chef cite à l'ORDRE DE L'ARMÉE

Le 66^e régiment d'infanterie.

Pendant seize jours de combats ininterrompus, et au prix des plus dures fatigues, a chassé l'ennemi de positions fortement tenues, franchi la Marne de vive force et poursuivi l'adversaire en retraite sans en perdre le contact.

Sous l'énergique impulsion du colonel SOULE, grâce à sa ténacité et à la persistance de ses efforts, a repoussé l'ennemi sur une profondeur de 16 kilomètres en lui capturant 102 prisonniers, 7 canons et un grand nombre de mitrailleuses

Signé : PETAIN

Cette quatrième palme nous vaut la fourragère aux couleurs de la médaille militaire, couleur des grands blés de France, où nous avons senti passer la Victoire !

Après embarquement en chemin de fer, nous arrivons le 7 août à Révigny.

Une dizaine de jours de répit à Lisle en Barrois, Génicourt, Louppy et Condé et les autos nous transportent à Verdun.

CHAPITRE XIX

VERDUN

(Août – octobre 1918)

Les routes de l'arrière, encombrées d'interminables convois, sont les trépidantes artères où afflue la vie de la France. On y voit des dépôts de munitions recouverts de bâches vertes, les camps d'aviation bruissants comme des ruches et les parcs d'intendance, où la judicieuse répartition du sucre et de la paille se complique de paperasseries savantes. Soulevant des poussières d'or, l'artillerie traverse les villages dans une rumeur d'orage.

Après avoir passé dans la cité meurtrie, nous occupons le secteur Fort de Vaux, Plateau d'Hardaumont, Fort de Douaumont.

Région tragique où les poilus de la France se sont couverts d'une gloire immortelle.

Dans chacun de ces ravins et de ces bois dont il ne reste que quelques débris, notre race a souffert et a lutté.

La pioche trouve partout des cadavres ossifiés attendant un lointain réveil et les cocardes du « Souvenir Français », clouées aux petites croix, sont comme une floraison tricolore. On se croit dans un immense cimetière.

Dans un champ d'entonnoirs où pousse une herbe rare, sur une planche, est écrit : « Fleury ». Là, jadis, s'élevait sous ce nom pimpant un gai village, heureux et calme parmi ses arbres et ses jardins.

Aujourd'hui, il n'y a plus que ce nom cloué sur un bâton et qui rayonne comme celui d'un martyr.

Le plateau d'Hardaumont détache sur le ciel incendié par le soleil couchant ses arbres mutilés et sans feuilles qui semblent une forêt de calvaires, sur laquelle, sirènes du crépuscule aux voix tragiques et charmeuses, les obus filent en chantant.

Pour nous, c'est la vie de tranchées qui reprend, pénible et monotone, coupée de bombardements et de patrouilles.

La nuit, on va explorer la zone des petits postes ennemis, le Talus du Meusien, dans la direction du bois de

Chenus.

Les Poilus rampent parmi les ronces et les charognes, offrant leur chair à la flèche de feu qui les guette. Des fusées montent, inondant la nuit de leur clarté, et il faut que le sol où s'incruste la patrouille ait le visage immobile d'un désert.

Dans nos petits postes, trous noyés dans les taillis des chevaux de frise, la sentinelle saute l'obscurité, écoutant passer le vent et retenant sa respiration, vigie avancée de la France.

Le 9 septembre, relevés par le 33^e régiment d'infanterie coloniale, nous disons adieu au Fond-du-Loup, à l'ouvrage de Bezonvaux, à l'ouvrage d'Hardaumont, au Fort de Vaux et au P.C. Normandie et nous occupons les côtes du Talou et du Poivre et le village de Samogneux.

Le long de la Meuse, derrière nous, sont les ruines célèbres de Bras, de Charny et de Vacherauville.

Le 26 septembre, la 5^e compagnie s'empare de la Côte des Roches, capturant 42 prisonniers autrichiens.

A notre gauche, la jeune armée américaine a progressé de plusieurs kilomètres et enlevé Montfaucon.

Nous devons attaquer à notre tour pour nous mettre à sa hauteur et chasser l'ennemi des Hauts-de-Meuse.

Les soldats sont d'un entrain admirable. Ils savent, par les communiqués triomphants, que maintenant c'est nous qui menons la guerre, que chaque jour est un jour de victoire et que, bientôt, sur toute la terre de France, flotteront nos trois couleurs.

En face de nous, l'ennemi occupe des positions formidables : collines boisées entourées de glacis. Il y a multiplié les réseaux barbelés, les tranchées, les pièges à tanks. Mais nous avons à faire à de l'infanterie austro-hongroise et, en face de notre division, elle fera triste figure.

Appuyés par les 66^e, 68^e et 69^e bataillons sénégalais, nous nous élançons à l'assaut, le 8 octobre, à 5 heures du matin, sans préparation d'artillerie et sans tanks.

Les Américains attaquent aussi à gauche, entre nous et la Meuse.

La ligne d'avant-postes ennemie est enlevée. Les hommes, abattent les réseaux à coup de crosse, s'emparent du village d'Haumont et de toute la première ligne de tranchées, la « Brabanter Stellung ».

Les mitrailleuses, au sud du grand bois d'Haumont, se déclenchent mais on les tourne par les ravins et on s'en empare. Dans ce bois d'Haumont s'engage une lutte opiniâtre.

On s'y bat à la grenade et au revolver, pendant qu'en avant de la ferme d'Ormont une pièce à tir rapide, flanquée de mitrailleuses, essaie d'enrayer notre progression par la plaine. Mais notre 3^e bataillon, ayant achevé la conquête du bois d'Haumont, atteint le ravin de Coassinvaux, où il s'empare de haute lutte d'une batterie d'obusiers de 210 avec son personnel allemand.

Puis la 11^e compagnie s'infiltrant dans le ravin, enlève la pièce à tir rapide et les mitrailleuses, et elle exécute un raid hardi dans le bois de la Reine, ramenant des prisonniers.

Les 9^e et 10^e compagnie pendant ce temps, enlèvent la tranchée de Walonsevaux et le réduit de la ferme d'Ormont.

Ce jour là, nous capturons plus de 600 prisonniers.

Le lendemain, le 1^{er} bataillon attaque le bois d'Ormont. Dans la nuit, deux régiments prussiens sont venus prendre position dans cette forteresse, enchevêtrement de tranchées bétonnées et de réseaux et ils opposent une résistance acharnée. Il faut progresser à travers toutes les embûches et se battre corps à corps.

On s'empare des Vergers, au Nord de la Ferme d'Ormont, et des fortins en ciment garnis de mitrailleuses. Pendant les jours suivants les 1^{er} et 2^e bataillons progressent dans le bois. A la grenade, ils réduisent les nids de résistance un par un, repoussant les contre-attaques menées avec une sauvage bravoure, capturant des centaines de prisonniers allemands, et, quand nous sommes relevés, le 16 octobre, les deux tiers de cette position formidablement organisée sont à nous, malgré le déluge d'obus à gaz dont, nuit et jour, l'ennemi inonde les ravins.

En résumé, nous avons progressé, dans cette attaque, de près de 5 kilomètres en profondeur et capturé 950 prisonniers et 33 officiers.

Les Américains engagés près de nous admiraient notre entrain et pourtant, lors de notre attaque, nous étions en tranchée depuis quarante-neuf jours.

Au cours de cette offensive, nos pertes sont de 9 officiers et 354 hommes.

La superbe citation suivante vient couronner ces glorieuses journées.

Le Général commandant en chef cite à l'ORDRE DE L'ARMÉE :

Le 66^e régiment d'infanterie,

Corps d'élite qui vient de montrer, une fois de plus, pendant sept jours d'une lutte acharnée, du 8 au 14 octobre 1918, son ardeur au combat et sa fière tenacité sous les ordres du colonel SOULE, dont le beau sang-froid et la calme énergie ont fait l'admiration de tous, a conquis, dans un élan superbe, trois lignes de positions ennemies, savamment organisées depuis quatre ans, dans un terrain difficile.

Progressant de quatre kilomètres, repoussant les plus violentes contre-attaques, réduisant par d'habiles manœuvres des nids de mitrailleuses paraissant inabornables, s'emparant de canons en action, ce superbe régiment a enlevé à l'ennemi 950 prisonniers valides, 33 officiers, dont un état-major de bataillon au complet, une batterie d'obusiers de 210 avec son personnel, deux canons de campagne, un canon de 105, des minenwerfers, 55 mitrailleuses et un énorme matériel.

Signé : PETAIN

Relevés par les Américains, nous nous acheminons vers Nancy par longues étapes : CampGalliéni, Nubécourt, Pierrefite, Lérouville, Pagny sur Meuse, Camp de Bois-l'Evêque, Fléville, Vigneulles près Rosières-aux-Salines.

Là, l'orage se prépare. L'artillerie s'amasse et les troupes de choc arrivent sur les routes.

Nous allons cantonner à Tonnoy, petit village de la Meurthe et Moselle. Le temps est clair, c'est une des dernières belles journées d'automne, où les feuilles s'égrenent, dorées ou pourprées, des arbres qui s'endorment.

C'est le 11 novembre. La bonne nouvelle vole de bouche en bouche : l'armistice est signé !

« La guerre est finie ! » Ces mots apportent avec eux tant d'espoirs, sont si incroyables, que l'on ne peut les croire et s'en repaître assez.

On est comme au sortir d'un mauvais rêve, lorsque, dans le demi sommeil, on se frotte les yeux en pensant : « Suisje bien éveillé ? »

La musique du régiment traverse le village aux sons de « Sambre et Meuse ». Les paysans sortent sur le pas de leurs portes et tous acclament la Victoire.

Les vieux et les vieilles retrouvent leurs jambes de vingt ans pour accourir de leurs champs. Ils pleurent de joie en songeant au prochain retour des leurs qui sont là-bas, dans l'âpre bataille.

La musique se groupe sur une palce, devant le château, au milieu de la foule.

Notre colonel, très ému, monte sur une borne : « Mes amis, l'armistice est signé ; à onze heures, les hostilités sont finies. Vive la France ! » et tous, soldats et civils, répètent ce cri de toute leur âme.

La « Marseillaise » vibre dans l'air.

Le vieux chant de l'armée du Rhin, que nous avons tant de fois entendu depuis 1914, les veilles d'attaque, aux jours sombres comme aux jours d'espoir, nous le saluons, et jamais les Poilus n'avaient mis tant d'âme en ce simple geste.

Puis c'est le défilé à travers les pauvres rues du village. Les soldats, les officiers, tous en file de dix, se tenant sous le bras, suivent la musique qui joue à pleines lèvres : « Vous n'aurez pas l'Alsace et la Lorraine ! ».

Des drapeaux se montrent aux fenêtres ; les vieilles cloches sonnent, éperdument, à toute volée. Leur voix fêlée et les longs hurrahs qui montent de partout font un cri de triomphe et d'espoir qui emplit l'espace.

La dure épreuve est finie !...

Le 17 novembre, le régiment franchit la Seille, drapeau déployé et musique en tête. La Seille, qui serpente dans les roseaux, devant cette forêt de Champenoux, où le 66^e reçut, il y a cinquante deux mois, son baptême du feu de la grande guerre ; la Seille qui forme la frontière de nos chères provinces d'Alsace-Lorraine.

CHAPITRE XX

L'ALSACE – LORRAINE

De l'autre côté, nous regardons chaque champ, chaque bois, et nous songeons aux Lorraines, coiffées de dentelles, aux Alsaciennes dont le visage se détache sur le grand papillon de satin, à toutes ces images charmantes dont on berça notre enfance. Il nous semble entrer dans un pays de rêve et pourtant nous ne sommes encore que dans la zone hérissée de fils barbelés.

A Bioncourt, quelques maisons éventrées par les obus tiennent encore debout par miracle. Un vieux et une vieille sont là. Ils ont marché toute la nuit pour revoir leur foyer. Ils sont là, sur le seuil, au milieu des murs lézardés qui semblent faire la grimace. Et comme, en passant, un soldat leur dit : « Vous allez avoir froid, là-dedans ! », la vieille répond : « Il ne fait plus froid quand on voit des Français ! »

On ne peut décrire les poignantes émotions que la route nous réserve ; même ceux qui affectent des airs d'indifférence sentent aussi leur cœur se serrer brusquement et leurs cils se mouiller un peu. Mais nous

sommes ainsi faits que vite on tourne la tête de peur que le voisin ne vous taxe de sensiblerie.

Villages en fête, maires qui ont sorti de l'armoire où elle dort, la redingote de leur mariage ; arcs de triomphe en verdure, nous ne vous oublierons jamais !

Et un gamin qui écoute longuement notre fière « Marche Lorraine » monter dans le lointain, dit pensif : « Ecoute, maman, la musique maintenant elle parle ! »

Le 22, nous entrons à Sarreguemines. C'est un de ces souvenirs que chacun emporte comme une fleur séchée et qu'il fait bon de respirer profondément les soirs où la tristesse plane.

Les Lorraines, délicieusement blondes, toutes en costume national sont comme une double haie de fleurs où s'est posé l'essaim des cocardes. Et les capotes bleues qui portent encore les traces des durs combats, se fleurissent aussitôt de bouquets tricolores.

Le vent qui porte notre « Marseillaise » fait partout palpiter nos trois couleurs.

Tous les combattants de 70 ont mis leurs décorations et, sur la place où les généraux ANDLAEUR et GALLBRUNNER saluent notre drapeau haché, un vieillard a revêtu son uniforme de cuirassier de l'autre guerre, de celle des folles chevauchées à la mort, et, raidi au « Garde à vous ! » l'émotion faisant trembler sa barbe grise, il présente les armes à l'étendard qui semble saigner de blessures récentes mais où frémit tout l'effort de la France éternelle et libératrice.

Et il aurait fallu que tous les blessés, les malades, ceux qui ont souffert pour la grande cause soient là, avec nous. Leurs plaies du corps et de l'âme auraient été pansées.

Nos morts devaient y être aussi et leurs chères ombres flottaient dans le son des cloches.

Pour eux, pour nous, pour tous c'était la grande récompense. Et les fantassins d'azur défilent sous le frémissement de leurs fanions archaïque et colorés, de soies brodées d'or.

A début de décembre, passant la vieille frontière du Palatinat Bavarois, nous allons occuper le bassin de la Sarre.

Là, le colonel SOULE, qui était dans cette dernière année de guerre nous mena si souvent à la victoire, nous quitte, regretté de tout son régiment.

Il nous adresse quelques mots d'adieu :

« J'ai la grande douleur de quitter le 66^e. Mais si ce jour est un des plus tristes de ma carrière militaire, je pars avec la fierté d'avoir commandé pendant la grande guerre un des plus beaux régiments de la France.

Sous mon commandement, le 66^e a maintenu ses belles traditions de gloire. Ceux dont j'ai guidé les efforts héroïques sur les glacis de la Ferme d'Anchin, sur le Plateau de Gournay, au passage de la Marne, au bois d'Ormont ont été dignes de ceux de Poëlcappelle, d'Agny, de Verdun, de Chevreux et de Craonne.

J'ai la conviction que, demain s'il le faut, le régiment de Touraine sera à la hauteur de sa tâche.

De ces pensées qui adoucissent la tristesse de mon départ, mes enfants je vous remercie.

Les hommes passent, mais le 66^e reste, toujours plus beau, toujours plus fort.

La plupart vont regagner leur foyer.

Ils ont été les glorieux ouvriers de la Victoire et ils seront les bons travailleurs de la Paix que nous voulons féconde.

Ils ont libéré nos provinces envahies, ils ont délivré nos frères, en esclavage depuis quarante-huit ans. De leur martyre et de leur sang ils ont fait la revanche et vengé les outrages infligés à notre Patrie.

Gloire aux combattants surhumains et modestes de la grande guerre.

Gloire aux « Poilus » boueux et héroïques !

Depuis le soir d'été où les cloches des villages blancs sonnèrent le tocsin au lieu de l'angélus, ils n'ont jamais désespéré.

Ils n'auraient pu supporter leur misère s'ils n'avaient pas eu, imprimée dans leur cœur frémissant, la certitude absolue du retour au soleil de la Victoire.

Dans la joie profonde de retrouver leur famille et leur foyer, ils célébreront notre France éternelle et avec émotion songeront aux compagnons abandonnés la poitrine trouée, dans un champ anonyme, sous les pluies de feu, victimes immortelles du suprême sacrifice.

Sarrebrück, février 1919
Sergent Fabien PINEAU
66^e régiment d'infanterie.